

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an..... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois. 40 fr.	Six mois. 56 fr.
Trois mois. 20 fr.	Un an..... 112 fr.
Chèque postal Lorient 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Le traquenard

Il s'en va. Vomi par le peuple français, comme son grand prédécesseur Clémenceau, Poincaré entrera demain dans l'ombre, laissant à chacun le souvenir des charniers et le regret du sang généreux versé par des millions d'hommes sur les champs de bataille.

Il s'en va, couvert de la haute responsabilité de la guerre, qu'il a voulue, qu'il a préméditée et qu'il a conduite pendant près de cinq ans, méprisant les cris de douleur des mères et des enfants, et étouffant les gémissements des malheureux blessés. Il s'en va.

Le peuple souverain, dans la journée du 11 mai dernier, fier de sa puissance et de son autorité, a chassé à jamais l'homme de la Ruhr. Très bien. Rempli d'espérance, il a balayé le « Bloc National » pour hisser au pouvoir un amalgame de socialistes et de radicaux. Le Bloc des gauches est sorti victorieux de la bataille. Le peuple souverain est heureux.

Quelques jours encore et M. Herriot, maire de Lyon, politicien retors et rapace, présidera, flanqué de ses acolytes de gauche ou d'extrême gauche, aux destinées de notre démocratie.

Qu'y a-t-il de changé ? Rien. De Cachin à Paul-Boncour, de Paul-Boncour à Herriot, tous les maîtres chanteurs de la politique, dans le même concert de démagogie, ont promis à la population des villes et des campagnes le bonheur universel. Ils ont promis la paix et la liberté, ils ont juré leur attachement à la « noble doctrine républicaine » ; ils ont affirmé leurs désirs de réconciliation humaine, ils ont fait entrevoir aux yeux illuminés des foules les portes des prisons s'ouvrant devant les malheureux qui pleurent depuis des années derrière les grilles des geôles. Et le peuple a voté, et une fois de plus la sinistre comédie s'est jouée.

Oubliant tout un passé de lâches trahisons, malgré le spectacle navrant de la société et l'inspiration flagrante du bulletin de vote, le prolétariat français a eu le triste courage de jeter à nouveau dans l'urne le chiffon de papier qui annihile toute sa force et toute sa volonté.

Devant la veulerie des masses, qui enchaînent avec elle tous les hommes libres qui sont obligés par la force de se soumettre, nous ne pouvons avoir qu'un geste de pitié.

Comment peut-on être assez ignorant pour rééditer tous les quatre ans cette comédie tragique qui retrouve toujours les mêmes acteurs ? Poincaré est parti, et Herriot a le devoir à présent d'assurer au noble peuple de France le bien-être et la liberté et, déjà, maîtres officieux du pouvoir, la main de fer des nouveaux élus s'appesantissent comme celle de Poincaré sur l'échine des travailleurs.

A Bordeaux, la flicaille d'Etat charge les manifestants. A Biarritz, les meetings pour l'Amnistie sont interdits ; à Paris, des infirmes sont outrageusement assommés en sortant du Père-Lachaise, par la police du Bloc des gauches et de Léon Blum.

Gloire aux nouveaux élus ! M. le comte de Lasteyrie a disparu de l'arène des Folies-Bourbon, mais le futur premier ministre déclarait hier :

« Si je prends le pouvoir je ne toucherai pas au fonctionnement de l'organe fiscal actuel, car je ne veux pas compromettre en cette heure « grave l'équilibre budgétaire ».

C'est-à-dire que de Lasteyrie est parti, mais que les deux décimes d'impôts qu'il fit voter par la dernière Chambre restent. Ce qui veut dire que les 1.800 francs d'indemnité aux fonctionnaires ne seront pas accordés, que l'impôt sur les salaires subsiste et que les meubles des pauvres bourgeois seront, comme toujours, étalés au soleil, lorsqu'ils se refuseront à répondre favorablement aux exigences du fisc.

Mais le peuple, ce vieux peuple souverain aura-t-il la liberté de manifester son mécontentement ? M. Lefebvre du Prey abandonne le ministère de l'Intérieur pour y être remplacé par un homme de gauche, digne de notre troisième République. C'est M. Shrameck qui, dans la combinaison herriotienne — j'allais dire érotique — assumera les charges de la discipline intérieure, Shrameck, ancien préfet des Bouches-du-Rhône, ancien directeur de la prison de la Santé, fonctionnaire farouchement hostile à tous les desiderata du prolétariat, qui, au nom de la République nouvelle, fera charger les foules descendant dans la rue pour réclamer cette liberté

que ne leur aura pas apportée le Bloc des gauches.

Pauvres fous. Combien de fois encore la trique des gouvernants devra-t-elle s'abattre sur l'échine des gouvernés pour que, chassant de leurs cerveaux le préjugé politique, les asservis comprennent que seuls ils peuvent assurer leur bonheur ?

Les pantins d'hier ont remis entre les mains des aigrefins de la sociale leurs portefeuilles humides de sueur du travail des autres. Les socialistes et les radicaux — ceux d'en-bas — ont encore cette suprême illusion que leurs chefs feront mieux que les autres.

Mais n'existe-t-il pas dans le cerveau des malheureux électeurs une place pour le souvenir ? Ne savent-ils pas que c'est au lendemain des élections et sous un gouvernement de gauche qu'éclata la guerre de 1914. Et cependant la situation était alors moins critique et moins menaçante qu'aujourd'hui.

Ils ont voté pour la paix du monde et pour l'Amnistie. Et le nouveau gouvernement comme l'ancien continue et continuera à fabriquer les canons et les munitions qui nous déchiquetteront bientôt, au profit de nos dirigeants de toutes couleurs.

Ils ont voté, mais, s'endormant sur leurs lauriers, pauvres imbéciles, ils ne voient pas le traquenard dans lequel ils sont tombés. Ils ne voient pas que la politique d'un Poincaré est aussi néfaste que celle d'un Clémenceau ou d'un Cachin.

Gouvernants de droite ou gouvernants de gauche ? C'est la vaste entreprise d'exploitation qui se perpétue, et c'est la classe ouvrière qui continue à subir l'esclavage de quelques mercantis.

Déjà, les cartes sont sur la table. On se partage le gâteau à peine sorti du four, et les socialistes — qu'ils disent ! — craignant le discrédit, déclarent vouloir rester dans l'ombre et ne pas assumer les charges du pouvoir.

La campagne de chantage est terminée, la presse vénale change son fusil d'épaule, et l'honorable Frossard sera demain au service de Létellier, ancien directeur du « Journal », comme il était hier au service de Moscou.

Tout entre dans le calme. Prolétaire, tu as été lurré, tu as eu confiance, tu t'es trompé pour la centième fois. Il ne faut plus que cela se reproduise. Les hommes qui ont réclamé tes suffrages sont des bandits, et les élus du 11 mai — tous les élus — sont des coquins.

Prends la pelle et la pioche, bâtis ta maison, chasses-en les parasites, les orgueilleux, les envieux et les prometteurs.

Tu es assez grand pour travailler tout seul. Tu as construit des Bastilles, il faut à présent qu'elles s'écroulent. C'est au Parlement qu'on en consolide les bases.

Détruis le Parlement, et avec lui tu verras disparaître la magistrature, le militarisme, la guerre, la flicaille et les prisons.

Ce jour-là, l'Amnistie tu l'auras gagnée et, seulement alors, la liberté éclairera le monde.

J. CHAZOFF.

Pour soutenir
votre «Libertaire»
Amis lecteurs
abonnez-vous!

LES SEPT MORTS DU CUIRASSÉ «PATRIE»



POINCARÉ. — Pour les discours, c'est Herriot qui me remplace !...

UNE INFAME MESURE

Les juges de Bordeaux
condamnent Germaine
à deux ans d'interdiction de séjour

Nous recevons, en dernière heure, de Bordeaux, le télégramme suivant :

GERMAINE BERTON, 4 MOIS DE PRISON, 100 FRANCS D'AMENDE ET 2 ANS D'INTERDICTION DE SEJOUR. RICHARD, 1 MOIS DE PRISON ET 100 FRANCS D'AMENDE ; DONENCE, 4 MOIS ET 200 FRANCS ; HORGUE, 2 MOIS ET 50 FRANCS ; CLAUZET, 3 MOIS ; JUVIDOR, 6 JOURS.

Voilà la vengeance ignoble de ceux qui rageaient tant de voir en liberté celle qui arrêta le fascisme en France.

Quatre mois de prison, comme les copains, c'est peu de chose pour une militante décidée à tout pour agir. Mais DEUX ANS D'INTERDICTION DE SEJOUR, voilà l'épouvantable l'abominable chose. Deux ans d'interdiction de séjour pour un « délit » d'opinion, pour un fait d'ordre strictement politique. Deux ans d'interdiction de séjour pour avoir voulu défendre les emprisonnés de la réaction et clamer l'Amnistie ! Voilà ce que nous ne devons pas tolérer. L'aube du Bloc des gauches nous annonce un singulier zénith !

Ils emprisonnent un infirme

Parmi les camarades condamnés à la suite de la manifestation au Mur, se trouve le jeune Auguste Allain.

Sa maman est venue nous trouver, hier soir, à la rédaction du Libertaire. Elle nous a décrit, les larmes aux yeux, la situation de son pauvre enfant, Auguste Allain, à la suite d'un racourcissement de la jambe gauche, ne peut pas se chauffer lui-même. Il était encore, il y a peu de temps, dans le lit.

C'est cet enfant sans force que l'on ose condamner pour violence aux agents. C'est ce pauvre petit qui a peine à marcher que l'on JETTE EN PRISON POUR AVOIR DONNÉ UN COUP DE PIED AUX FLICS !

Est-ce que l'injustice et la méchanceté policières ne sont pas suffisamment illustrées par un si pitoyable exemple ?

Monte aux juges de la IX^e Chambre qui ont infligé au petit Allain quinze jours de torture dans les prisons républicaines — en même temps qu'ils condamnaient Druel à un mois, et Lasauce à quarante-huit heures.

Nous exigeons que l'on mette immédiatement ces condamnés pour manifestation au régime politique, que l'on accorde généreusement aux gentilshommes purgeurs et bastonneurs d'Action Française.

Nous exigeons que l'on permette à la pauvre maman du petit infirme d'aller le voir et de le soigner au quartier politique !

UN INNOCENT FUSILLÉ SANS JUGEMENT

Le 2 septembre 1914, M. Mertz, de Pierrepont-en-Laonnois (Aisne), était exécuté sommairement par des soldats qui l'accusaient d'espionnage.

Au début de la guerre, alors que la troupe et la population étaient hantées de la peur des espions, de pareilles exécutions ne furent malheureusement pas rares et aucune loi ne permet jusqu'à présent de réparer les tragiques erreurs qui ont été commises.

La Ligue des Droits de l'Homme qui s'est longtemps occupée de M. Mertz et qui a acquis la conviction de son innocence absolue vient de demander au ministre de la guerre l'octroi d'une indemnité à sa veuve qui est dans une situation très gênée.

Au pays de la Liberté

Une lettre de Germaine Berton

Dans une lettre qu'elle a réussi à nous faire parvenir, Germaine Berton nous raconte comment elle fut arrêtée.

« Quand j'arrivai à la gare de Bordeaux, je vis une nuée de policiers et des gardes à cheval qui montaient sur les trottoirs pour débayer, sans avis préalable.

A ce moment, j'ai attrapé par le bras un commissaire, très grand, ceint d'une écharpe tricolore et je lui ai demandé — en déclinant mon nom — si c'était la réunion ou la salle qui était interdite. Car vous comprenez bien que si ce n'avait été que la réunion, j'aurais passé outre et j'aurais tourné la loi en faisant une réunion privée et en laissant bien gentiment les bourgeois et les commissaires à la porte !...

Le commissaire m'a répondu : « Je m'en fous que vous soyez G. B. Circulez comme les autres ! »

J'ai répliqué : « J'ai le droit de savoir qui a interdit cette réunion et pourquoi ! »

Ce à quoi il a vociféré :

« La réunion est interdite par un ordre reçu de la Préfecture par la Municipalité. Les raisons, ça ne vous regarde pas ! » Et il m'a bousculée pour me faire partir. La foule m'acclamait. Je me suis fait hisser sur des épaules et j'ai dit :

« Camarades ! Par ordre de la Municipalité, la réunion est interdite ! Nous ne souffrirons pas cet arbitraire et nous ferons la réunion quand même, en dehors de la ville. Vive l'Amnistie, et en avant, suivez-moi ! »

Et qui fut dit, fut fait. Au milieu d'un flot hurlant, acclamant, chantant, je m'en allai suivie par une véritable mer humaine, drapeau noir flottant en tête. L'émervement fut tel que tout le long de la route, les hommes arrêtaient les tramways, faisant sauter les perches et brisant à coups de pierre les vitres des autos qui passaient et les réverbères.

Je parlai en dehors de Bordeaux et puis nous revînmes pour aller jusqu'à la permanence protestant contre l'incarcération de deux des nôtres qui avaient flanqué une garde en bas de son cheval.

Les agents barraient les boulevards. Nous passâmes à droite, faisant une marche frénétique pour pouvoir revenir en ville en passant devant notre caserne. Cela tournait à l'émeute. On criait : « A l'eau, Philippart, à l'eau ! Amnistie ! Amnistie ! A bas l'armée ! Mort aux vaches ! etc., etc. »

Et alors, en arrivant au coin d'une place dont j'ignore le nom, les bagarres commencèrent.

Une nuée d'agents cyclistes survint entourant un camion d'où surgirent une cinquantaine de flics en uniforme qui se ruèrent sur les manifestants. Il y eut des blessés de part et d'autre, d'autant mieux que les nôtres s'étaient munis de silex sur une route en réparation. Les cyclistes furent frappés avec leurs bécanes. Ce fut sauvage.

J'étais restée accotée au long d'un mur en disant aux autres de fuir : de toutes manières je devais être arrêtée ; donc, un peu plus tôt, un peu plus tard...

Deux femmes restèrent avec moi, quand un homme vint tomber à nos côtés, en criant de douleur, assailli par cinq agents qui le piétinaient à terre et le bourraient de coups de pied. (Ils l'ont blessé dans les parties). Vous me connaissez !

Je bondis et je criai :

« Tas de brutes, assassins ! Vous êtes des dégoutants ! Si demain comme ce soir vous avez une révolte, vous l'aurez bien cherché. »

Je fus empoignée et je me retrouvai pi-quant une tête au poste de police et couverte de gifles par les agents.

J'ai des noirs sur les deux bras et j'ai porté plainte contre les deux agents dont je me rappelle les n° : 209 et 31. Au poste, alors que je relevais les n° des flics sur un calepin, un inspecteur ou policier quelconque en civil me l'arracha des mains. On ne me l'a pas rendu et j'en ai besoin. Bref, je suis inculpée :

1° De rébellion (?),... et outrages à agents.

2° De port d'armes prohibées.

Et Philippart félicite sa police

Le maire Philippart est fier de ses policiers. Il les a même félicités. Voici ce que nous découpons dans la Petite Gironde du 14 mai.

Judai soir, M. Philippart a tenu à recevoir à l'Hôtel de Ville, avec M. Joulia, adjoint délégué à la police municipale, MM. Collard, chef de la Sûreté, et Aubert, commissaire de police du 13^e arrondissement, blessés au cours des bagarres communistes de mercredi soir, et les agents — gardiens de la paix et gardes municipaux — blessés ou qui se sont particulièrement distingués par leur courageuse attitude dans les mêmes circonstances.

Ils ont été présentés par M. Artigues, commissaire central.

Le maire de Bordeaux a adressé à MM. Collard et Aubert et aux divers agents ses félicitations les plus chaleureuses. La police de Bordeaux a fait tout son devoir : elle a bien mérité et de la Ville et de nos concitoyens.

M. Philippart a remis aux agents des gratifications, ajoutant qu'il proposait MM. Collard et Aubert pour des distinctions hautement justifiées.

En priant M. le commissaire central Artigues d'être son interprète et celui de M. Joulia en transmettant ces félicitations au corps tout entier de la police, le maire de Bordeaux a serré les mains à ses visiteurs.

Nous croyons savoir, d'autre part, que M. le Préfet de la Gironde, en félicitant, lui aussi, le

personnel de la police, se propose d'attribuer des gratifications aux agents blessés.

Le cynisme de ce Philippart est sans limites. Mais le prolétariat de Bordeaux saura bien y mettre un juste terme.

Les métallurgistes de Bordeaux protestent

Voici déjà la protestation que nous adresse le syndicat unitaire des métallurgistes de Bordeaux :

Le Syndicat unitaire des Métallurgistes de Bordeaux et de la Région proteste contre les brutalités policières à l'occasion du meeting Germaine Berton, qui devait avoir lieu au Cinéma des Capucins. Proteste contre l'interdiction de ce meeting par le maire de Bordeaux, d'autres meetings ayant eu lieu dans d'autres villes sans qu'il y eût d'incidents et sans que la police ait eu à intervenir.

Proteste contre l'arrestation de tous les camarades.

Et leur envoie un salut fraternel et syndicaliste et les assure de la solidarité la plus effective du Syndicat.

Pour le Syndicat :
Le Secrétaire : Thibaudeau.

Le maire de Biarritz jaloux des lauriers de Philippart

La folie furieuse par peur des anarchistes est contagieuse. Voici l'arrêté que vient de prendre M. le maire de Biarritz :

Vu les articles 94 et 98 de la loi du 5 avril 1884.

Considérant que des renseignements recueillis, il résulte que la conférence projetée par les anarchistes Germaine Berton et Chazoff doit provoquer des troubles.

Considérant ainsi qu'en raison de son caractère spécial de station fréquentée par les étrangers de toutes les opinions, Biarritz n'est nullement désignée pour la première des conférences qui doivent être données par les anarchistes Germaine Berton et Chazoff.

Arrêtons :
Article premier. — La conférence qui devait être donnée à Biarritz vendredi prochain, 23 mai, à 9 heures du soir, ou tout autre jour, par Germaine Berton et Chazoff, est interdite.
Art. 2. — Le commissaire de police et les agents sous ses ordres, sont chargés de l'exécution du présent arrêté.
Biarritz, le 23 mai 1924.

Le Maire : J. Petit.

Malgré cela, les copains du groupe de Biarritz se préparent à organiser une conférence Germaine Berton-Chazoff, pour le lendemain de la libération de notre camarade.

LA RÉPRESSION EN PROVINCE

Revol, Bernizet, Tévenat et Rouchon
condamnés à Romans

Aujourd'hui samedi, quatre copains sont passés en correctionnelle, pour des délits de grève. La justice comme toujours s'est montrée impitoyable. Les camarades Revol et Bernizet ont six mois de prison et 200 fr. d'amende. Tévenat et Rouchon, 4 mois et 150 francs d'amende, par défaut, Justice de classe !

A signaler que notre camarade Bernizet a eu la visite de la police qui a perquisitionné à son domicile.

Et à tous les propagandistes à la solde du patronat qui déversent des calomnies sur les camarades libertaires, nous disons que tout ce qu'ils peuvent dire et faire nous laisse complètement indifférent, que nous sommes blindés et cuirassés, ce qui fait que toute leur bave glisse et ne nous atteint pas. Cela n'empêchera pas les anarchistes romains de continuer néanmoins à suivre le chemin que nous nous sommes tracé et qui est de libérer les travailleurs de tous les parasites mutiles à la société qui nous oppriment, afin de permettre à chaque individu de trouver le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

SOUS LE RÉGNE DE MUSSOLINI

La répression en Italie

Le rejet des recours en grâce discutés récemment en cour de cassation, c'est la pierre sépulcrale fermée sur le tombeau de nos compagnons vivants que des verdicts de classe ont condamnés à ne plus sortir vivants des prisons d'Italie.

Plus de vingt siècles de réclusionissent présent ainsi sur des centaines de travailleurs qui ont osé, dans une impulsion de généreuse abnégation, défendre tout ensemble leur propre famille, leurs amis touchés à mort, leur idéal, leur organisation de classe qui les avait fait atteindre à la dignité d'homme et aspirer à une société meilleure.

Ainsi que nous en avions donné, il y a quelques jours, la pénible nouvelle, le recours en grâce des mineurs du Val d'Arno et de leur secrétaire syndical Attilio Sassi a été rejeté. Rien n'effacera l'iniquité de ce procès dont on connaissait le résultat bien avant que le verdict de condamnation eût été rendu. Des innocents contre lesquels on n'avait aucune preuve d'accusation ont été en même temps condamnés à des peines graves. Certains furent retenus coupables par le seul fait de leur présence dans la foule tumultueuse à cause des assauts prémédités contre elle et ses

propres organisations. Pour un mort et quelques blessés dans ce seul conflit, les tribunaux ont confirmé environ cinq siècles de réclusion à une soixantaine de travailleurs parmi lesquels certains sont condamnés à des peines variant de dix à trente années de réclusion.

A la séance de la cour d'assises de Bari, en modification du verdict de Trany, trois seulement des condamnés ont obtenu d'être libérés.

Derrière leur passage, les grilles se refermaient sur une quarantaine de paysans coupables, comme les autres, d'avoir défendu leur famille et leur syndicat des assauts démolisseurs d'agriculteurs avides de lucre et insatiables de vengeance.

C'est donc la classe amorphe qui triomphe, plétiennat toute justice. Avec leurs compagnons du Val d'Arno et de la région des Pouilles, restent enterrés vivants d'autres innombrables condamnés à plusieurs siècles de galères en toutes les régions d'Italie. Leur seul crime fut de n'avoir pas su plier subitement sous la furie du cyclone dévastateur. Dans le pays de Carrare, parmi les dizaines de condamnés aux galères quasi perpétuelles, on en compte jusqu'à cinq dans une même famille qui supportent ensemble l'énorme peine de cent trente-sept années de réclusion (trente ans pour chacun des quatre premiers). Assaillis ils s'étaient défendus et avaient ainsi commis la grande faute de ne s'être pas laissés massacrer pour la plus grande gloire des barons du marbre.

Vaincus, solitaires, dispersés par le monde, des milliers de travailleurs nous demandent quel sort est réservé à leurs compagnons qui gémissent dans les prisons. Que répondrons-nous ? Que répondrez-vous, compagnons prolétaires d'Italie, à l'angoissant demande ? Ne doit-il pas y avoir pour ces défaits un acte de véritable justice réparatrice qui mettrait fin à l'horreur de tant de condamnations injustes et à ce massacre de milliers de familles ?

C'est à vous, travailleurs, que nous renvoyons l'appel. S'il n'est pas aussi devenu défectueux de demander justice, si on ne nous enlève pas encore la faculté d'exprimer nos sentiments de solidarité envers nos frères en péril, envers nos compagnons de travail et de souffrance qui, à l'heure actuelle, gémissent dans les prisons, à vous incombe le devoir sacré de fournir toute la force de votre pensée vers ces séculiers vivants afin qu'ils soient rendus à la lumière, à la famille, au prolétariat.

L'Union Syndicale Italienne.

Le coup du franc

Tous les journaux du Bloc des Gauches ont, ces derniers jours, mené une violente campagne contre le Bloc national et le président de la République, les accusant d'avoir prémédité la chute du franc pour discréditer d'avance devant le pays les successeurs de l'ancienne Chambre.

On pouvait ainsi lire ces lignes dans le dernier numéro du Progrès Civique :

« Le ressort des imputations qui ont été formulées et l'examen des faits les corrobore trop bien, que les fluctuations du franc, avant et après le 11 mai, ont été déterminées par des manœuvres financières dont les instigateurs furent le gouvernement de la Banque de France, le ministre des Finances et le chef de l'Etat. »

Les hommes qui sont censés être les gardiens de la fortune publique jouent donc avec celle-ci pour des fins électorales. Nous avons vu pendant les mois de février et de mars, la vie monter rapidement et le franc s'abaisser dans des proportions fantastiques. Puis quelques semaines après les élections, la vie a sensiblement diminué et le franc est remonté. A qui donc attribuer ces phénomènes ? Si nous voulons en croire certains organes bien pensants, ces phénomènes seraient dus à des dépressions atmosphériques (non ! politiques voulons-nous dire) qui se seraient produites dans les milieux gouvernementaux et qui auraient influé sur le marché des changes.

En effet, lorsque l'effondrement du franc se produisit, effondrement provoqué par les grands voleurs légaux qui s'enrichissent effrontément par les coups de Bourse, il paraissait que le gouvernement s'est posé en contre-partie dans le jeu des flibustiers des changes, c'est-à-dire qu'avec des dollars et des livres empruntés en Amérique et ailleurs, il s'est mis à racheter du franc. C'était en effet, le seul moyen pratique d'empêcher notre devise nationale de tomber au niveau du mark ou du rouble. Et alors, dans ce petit jeu de spéculation, comme le gouvernement a été le plus fort, le franc s'est stabilisé et s'est remis à gravir une courbe ascendante. Dame ! quand on prépare de bonnes élections, il faut se servir de tous les moyens et surtout consolider la fortune publique d'abord. Mais où l'affaire se corse, c'est lorsque battu sur le théâtre de la foire du 11 mai, le Bloc national s'est dit : à quoi bon continuer l'aventure, à quoi bon poursuivre une bataille qui ne servira qu'au Bloc des gauches ? Laissons donc les choses aller leur train, rendons la liberté aux spéculateurs et prélevons-les la main au besoin. C'est pourquoi aujourd'hui nous voyons les gauches accusées de la droite et Alexandre de défaits au franc et réclamer même la Haute-Cour pour les juger. En effet, depuis le 11 mai, le franc n'était plus soutenu par les réserves de la Banque de France, a subi un fléchissement qui embarrassa beaucoup la nouvelle Chambre.

A titre gratuit, nous voulons bien indiquer à MM. Herriot et Cie un bon moyen pour relever non seulement le franc, mais encore pour empêcher à l'avenir toute nouvelle spéculation de se produire : c'est de mettre le feu dans la cave où se comptent les opérations de bourse et de pendre haut et court ou d'envoyer au bagne les oiseaux de proie qui sous le couvert des lois continuent leurs fructueuses combinaisons commerciales. Mais cela, c'est une autre affaire et il est hors de doute que la nouvelle législature continuera comme les précédentes, à protéger les agresseurs, les bandits de grands chemins et les sinistres défrayeurs de la fortune publique. Cet état de choses ne changera que lorsque les travailleurs prendront eux-mêmes en main l'appareil économique en le gérant pour le bien de toute la collectivité. Mais ce jour, si nous voulons nous baser sur le nombre d'inconscients qui ont défilé cette année devant les urnes, semble encore bien lointain.

MARX et SOREL

dans un livre d'Enrico Leone

On doit surtout à Enrico Leone, un des plus doctes théoriciens du syndicalisme révolutionnaire, si le syndicalisme révolutionnaire s'est enrichi de tant de précieuses œuvres littéraires et scientifiques en peu d'années.

Leone n'est pas un militant ; il est un studieux passionné et profond des problèmes économiques et sociaux et du mouvement ouvrier spécialement. Il a été sinon l'unique, au moins le plus autorisé parmi les révisionnistes italiens du marxisme dans le sens syndicaliste, parcourant toutefois un itinéraire différent de celui de Georges Sorel.

On doit à Leone une comparaison entre les théories marxistes et celles de Sorel qui a suscité un vif intérêt parmi les étudiants de problèmes sociaux, en Italie comme dans les autres pays.

Le Néo-Marxisme, Sorel et Marx est en fait une de ses dernières œuvres dans laquelle il expose synthétiquement et compare les doctrines des deux théoriciens du devenir social.

Sorel s'était d'abord proposé d'intensifier l'œuvre, de développer l'esprit et de revoir, pour pouvoir les raviver, les parties devenues caduques ou rendues contradictoires avec les nouvelles situations de la société, mais il s'est trouvé ensuite projeté hors de la route et il a fini par énoncer des idées et des doctrines en antithèse avec le marxisme. Et le conflit des deux doctrines se manifeste dans la conception marxiste du matérialisme historique et dans la conception sorellienne sur le volontarisme, c'est-à-dire dans la négation que le régime de la société soit dominé par le Capital, négation faite au nom des créations et des possibilités dont se proclame capable l'esprit libre, non plus dérivé de l'idée de Hegel, mais de l'intuitionnisme bergsonien.

Le livre de Leone, en trente-huit chapitres denses, pleins de pensée, passe en revue les divers et complexes problèmes qui font l'objet d'étude et de critique dans le domaine économique-social, spécialement ceux qui reflètent le mouvement syndical.

Au sujet de l'Etat, Leone écrit que l'étude de l'activité des organisations ouvrières nous les montre occupées à concrétiser une vocation spirituelle et matérielle qui tend à mettre le travail au centre de la vie productive et à en repousser les invasions du patronat et de l'Etat. Et cette vocation se réalise soit par de perpétuels et quotidiens conflits avec les formes capitalistes de l'industrie, soit par une évocation toujours plus claire et par un appel toujours plus insistant afin de créer une institution qui déplace le centre de la vie et y mette le syndicat à la place de l'Etat.

C'est pourquoi l'auteur du livre affirme nécessaire la formation d'un système de vie basé sur une civilisation des producteurs eux-mêmes qui, après avoir abattu les pouvoirs hiérarchiques de l'Etat, célébrera l'inauguration du travail volontaire et associé.

Enrico Leone confirme l'incapacité des partis à accomplir la révolution ouvrière. Il cite l'œuvre de la démocratie sociale d'Autriche et d'Allemagne qui « a traversé le dessin de la réalisation d'un plan prolétaire de transformation et du bolchevisme qui a agi plus comme facteur inhibitif que comme stimulant de la tendance syndicaliste (ou soviétique) de la révolution prolétarienne russe ».

Ces brèves et fugaces citations ne donnent même pas une pâle idée de l'examen que l'auteur fait des doctrines de Marx et de Sorel et des concepts particuliers qu'il expose, en donnant un vêtement scientifique au syndicalisme ouvrier révolutionnaire.

G. T.

On peut considérer l'édifice de la société comme un édifice matériel qui serait composé comme de différentes niches ou compartiments. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches.

Il est rare que ceux qui les occupent soient faits pour leur place : là, c'est un géant courbé ou accroupi dans sa niche ; là, c'est un nain sous une arcade.

A l'entour de l'édifice circulent une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, quelle qu'elle soit.

Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme.

CHAMFORT.

Derniers échos de manifestation

Les organisations révolutionnaires — 6 combien — ont convoqué le ban et l'arrière-ban de leurs adhérents. Le P. C. avec sa devise « toujours à mieux », a pris possession du Mut où nos amis vaincus furent fusillés.

L'Union Anarchiste et sa Fédération de la Seine en compagnie des groupements syndicalistes minoritaires figurent à cette commémoration. En nombre imposant ils défilent face aux policiers qui sont encadrés par une multitude de porteurs de brassards rouges et d'insignes F.S.T.

Le cortège n'en finit plus : aux nombreux camarades en succèdent d'autres qui clament vigoureusement le dégoût qu'inspirent les policiers, tous les policiers.

Les Tchekistes ragent et rongent leur frein ; certains fouillent dans leurs sœurs méninges pour trouver quelles peuvent être les raisons d'un semblable phénomène, puisque leurs maîtres leur ont certifié que les anarchistes n'étaient qu'un quartieron ; enfin l'un d'eux un rouquin, qui avait fait de nombreuses stations chez les trotskistes des environs avant de prendre son poste de confiance, sans doute illuminé par l'esprit de vin s'écrie tout heureux de sa trouvaille : « Parbleu, rien de drôle que ces sales anars soient si nombreux : ils font le tour du cimetière pour revenir une seconde fois ! »

Ce crétin n'avait oublié qu'une chose,

c'est qu'il était bien suffisant de défilier une seule fois devant les bobines d'un tas de m'as-tu vu pour en être dégoûté pour le reste d'une année...

Les strophes de « Révolution » éclatent, les cris « Amnistie en France comme en Russie » retentissent, les officiels qui viennent de répondre alléluia au serment des loupes rouges et qui paraissent devant le Mur se regardent avec inquiétude ; dame, ces rousards d'anarchistes arrivent devant l'heure du rendez-vous fixé par le fameux comité d'action et cela emmène diablement ces messieurs.

Enfin reprenant un peu de courage, car après tout il faut bien montrer à Moscou qu'on n'a pas les fesses blanches, quelques grassement payés entonnent l'*Internationale* ; votre serviteur qui observe avec un plaisir sans mélange cette manière d'opérer est émerveillé de voir l'ineffable Jacob au côté du gros Huebba lever les yeux vers le ciel inclement et mouler à gauche que veux-tu les vers immortels de Potier !...

En voilà un qui en ce jour aura bien gagné sa boîte de caviar qu'offrent généreusement les détenteurs du pouvoir bolchevique.

Puis c'est la sortie : l'inévitable bagarre avec les filles se produit et quelques bons copains qui venaient de se faire traiter de provocateurs se voient entraîner sans douleur au poste où ils sont copieusement passés à tabac en signe d'amitié peut-être ?

Pendant ce temps un des plus acharnés insulteurs bolcheviks s'empresse d'aller boire un bock en compagnie du gardien de square de la place Gambetta, illustre vieille badarne chamarrée de décorations, non sans avoir au préalable donné un grand coup... de chapeau à deux bourriques en civil.

Tas de salauds, va !

HENRI DE.

Le Droit

Les réformistes communistes nous présentent un droit de la société. Par ce droit, l'individu devient esclave de la société, il n'a de droit que si la société lui en donne, c'est-à-dire que s'il vit selon les lois établies, légalement. Or, la légalité, soit dans un régime despotique, soit dans une société communiste, méconnaît le droit individuel, car, dans un cas comme dans l'autre, ce n'est plus mon droit, mais celui d'autrui que l'on respecte.

Lorsqu'il s'agit de droit, une même question se pose toujours : qui est-ce ou qui est-ce qui me donne le droit de faire ceci ou cela ? Est-ce Dieu ? l'amour ? la raison ? l'humanité ?

Non, lecteur, ce qui te donne ce droit, c'est la force ou ton pouvoir, bien que la raison le puisse donner aussi.

Mais, en admettant que les hommes ont tous les mêmes droits naturels, le communisme se contredit en soutenant que les hommes n'ont reçu aucun droit de la nature. En effet, il n'admet pas que la nature donne au père un droit sur les fils et à ces derniers des droits sur leurs pères ; il supprime la famille.

La nature ne donne absolument aucun droit aux pères, aux frères, aux sœurs, etc. Au fond, ce principe nettement révolutionnaire ou habouiste, repose sur une conception religieuse, ou autrement dit fausse.

Qui peut déterminer le droit s'il ne se place sur un terrain religieux ? Le droit n'est-il pas une chose religieuse, c'est-à-dire quelque peu sacrée ? L'égalité des droits proclamée par la révolution n'est, en définitive, que l'égalité chrétienne ; l'égalité fraternelle qui régit entre les fils de Dieu, parmi les chrétiens, en un mot la fraternité.

En donnant à l'égalité la signification de droit, la révolution prenait position sur le terrain de la religion, dans le domaine du sacré, de l'idéal. De là, par la suite, découla la lutte pour les sacrés et imprescriptibles droits de l'homme.

En opposition du droit éternel de l'homme, on fait valoir les droits acquis et les titres que donne leur conquête ! Droit contre droit ! Chacun naturellement tâche de démontrer à l'autre son injustice. Tel est le procès qui est en litige depuis la révolution.

Les peuples qui se laissent maintenir en esclavage n'ont pas droit à l'émancipation. Ce n'est qu'en s'émancipant qu'ils acquerront le droit d'être libres. Des hommes on peut en dire de même.

Cela peut se traduire simplement de la façon suivante : « Ce que tu peux être par la force tu as le droit de l'être. De moi seul dérive tout droit et toute justice ; j'ai le droit de faire tout ce qui me plaît du moment que j'ai la force de le faire. J'ai le droit, si je le puis, d'abattre Jésus, Jehovah, Dieu... si je ne le puis, ces dieux resteront sur ma route forts de leurs droits et de leur pouvoir ; la crainte de Dieu découlera de mon impuissance, je suivrai ses commandements et je croirai suivre le droit chemin aussi longtemps que j'agirai conformément à son droit. »

A moi, il me convient de décider ce que j'entends par droit. En dehors de moi il n'y a pas de droit. Ce qui pour moi « est juste » est réellement juste. Il se peut que les autres trouvent cela injuste, mais cela est leur affaire et non la mienne. Qu'ils s'arrangent ! Quand bien même une chose paraîtrait injuste à tout le monde, si elle me paraissait juste je me soucierais peu de tout le monde.

Ainsi agissant, selon leur degré d'égoïsme, tous ceux qui savent s'estimer eux-mêmes. La force précède le droit et, d'autre part, elle est son complément. Etant un homme, dit Babeuf, j'ai un droit égal à la jouissance de tous les biens.

Ne devrait-il pas également dire : Etant par ma nature prince ou fils de roi, j'ai droit au trône. Les droits de l'homme et les droits héréditaires acquis ont une origine commune, ils émanent de la nature. « Je suis né homme » équivaut à : « Je suis né roi. »

Que ce soit la nature, dieu ou le suffrage populaire qui me donne un droit, ce droit sera toujours le même. Ce sera un droit acquis et cela n'est pas le droit de l'homme.

MAX STIRNER.

(L'Unique et sa propriété.)
(En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc.)

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Les explosions se suivent :

Le 20 mai, à bord du cuirassé « Patrie », une formidable explosion, survenue au cours d'un exercice de tir, mettait à mal une dizaine de marins. Simple accident, qui ne souleva dans la presse aucune protestation. Il y a bien le député André Marty qui a fait savoir qu'il poserait une question au ministre de la marine « sur les sanctions prises ». Ce n'est pas ça qui empêchera de dormir ni le ministre qui ne l'est presque plus, ni les chefs responsables. Les chefs responsables... Monsieur le Député bouscule un peu le poi de fleur révolutionnaire !

Le 24 mai, au camp de Châlons, au cours d'un exercice de lancement de grenades, l'une d'elles venant à éclater prématurément, un soldat a été tué sur le coup, et cinq de ses camarades plus ou moins grièvement blessés. Cinq ou six lignes dans les journaux : nous informèrent de ce mince événement.

L'autre jour, à la Courtille, dans le but de faire des expériences scientifiques, dix mille kilos de mélinite étaient détruits avec perte et fracas.

Avant sans doute réingurgité son ecloplasma, le professeur Charles Richet avait eu l'idée d'observer les effets de l'explosion sur des êtres vivants. Il aurait pu prendre pour cela, et disposer selon les règles, une vingtaine de Sénégalais ou simplement une section d'héroïques polus, que cela n'aurait sans doute soulevé chez les âmes sensibles des journalistes la moindre des protestations. Les hommes ne sont-ils pas les éternels cobayes de toutes les expériences des éminents sociologues ? Mais le malheur voulut que les polus du savant soient des polus à quatre pattes !

J'ai dit, en son temps, le scandale, les protestations, les articles dont l'ensemble constituait un chapitre remarquable à « la vie des chiens ». On alla implorer le savant sanguinaire qui ne voulait rien savoir.

Neureusement, la Providence... des chiens veillait, sous les espèces de Poincaré, et grâce à elle, les vingt cobayes ont réintégré leur prison, et seront certainement et avant peu asphyxiés, sans nous avoir dévoilé, comme dit M. Prax « le secret dolent de leur système nerveux et de leur réceptivité ».

Enfin, M. Prax est bien content. « M. Poincaré a sauvé les tontons de la Courtille. Remercions M. Poincaré ! »

Vous avez vu pourquoi Poincaré n'a rien sauvé du tout. Mais les journalistes ont bien dit qu'il avait sauvé la France ; il l'a sauvée de la même façon qu'il a grâcié les cobayes qui tombent de Charybde en Scylla, de la Courtille à la fourrière !...

Trois autres explosions, dont la dernière, qui clôtura la série, a eu lieu hier. Cela fait une trentaine de tonnes de détruits. C'est toujours ça !

Des gens avancés ont protesté contre ce gaspillage. On aurait pu, paraît-il, transformer ces dangereuses marchandises en un engrais doté de propriétés remarquables.

Il n'y a malheureusement rien de semblable à attendre d'un gouvernement conquérant, tant qu'il aura à sa disposition des explosifs, le seul engrais qu'il fabriquera, sera de l'engrais humain, celui qui fait les blés plus beaux, comme chantent les hystériques d'Action Française.

Et cela ne m'étonnerait pas que les expériences de la Courtille aient été faites dans un but militaire, il n'y a que pour ces sortes d'entreprises que l'on n'hésite pas à jeter l'argent par les fenêtres. D'ailleurs, la plupart des découvertes scientifiques sont orientées vers le mal, vers la guerre.

Tuer des hommes parce qu'ils sont Allemands ou Français, rechercher avidement le meilleur moyen de tuer plus sûrement et le plus grand nombre, voilà les préoccupations des criminels personnages qui sont à la tête de tous les Etats. Et même au pays des Soviets, le « Libertaire » a signalé, le budget de la guerre est le plus favorisé ; la aussi on prépare la « guerre chimique ».

Et pendant que s'organisent aussi activement, que se préparent des hécatombes qui dépasseront en horreur tout ce qui se peut imaginer, que font ceux qui en seront les victimes, les exploités d'aujourd'hui, ceux qui éprouveront demain les effets de toutes les diaboliques inventions ?

Il y en a qui crient vive l'Armée rouge !... Décidément les tontons de la Courtille sont plus intelligents qu'eux. Au moins eux, s'ils restaient là, c'est qu'ils étaient attachés !... Pauvres chiens ! Triste humanité !...

Pierre MUADES.

« A perpète ».

Un brave ouvrier de Courbevoie, qui n'est pas un travailleur honoraire comme certains membres de l'élite du prolétariat, comparaisait hier devant le juge de paix pour une dette chez un mercanti.

Le juge lui dit : — La pauvreté n'est pas un crime, mais il faut payer !

— Oh ! si, monsieur, c'est un crime ! répondit le malheureux. C'est même un crime puni des travaux forcés. Et on ne peut plus en sortir !

Il y eut un froid dans l'assistance à cette douloureuse évocation de la misère ouvrière.

©©©

Bourrique des bourriques.

Dimanche dernier, les bonnes bourriques à Naudin étaient de la fête, mobilisées pour la journée de gala. Ces brutes habituées à ruer des pieds ou à jouer de la matraque ou du sabre n'ont eu que la peine du dérangement. En effet la journée ne leur fut pas propice si ce n'est la « traditionnelle » incident créé par cette petite bande d'anarchistes qui osèrent crier jusqu'à la place Gambetta leur désir d'amnistie.

Les flics de la 3^e République démocratique étaient massés aux portes du Père-Lachaise tandis que les futurs flics rouges étaient massés dans les allées en faisant la chaîne afin d'appliquer les mots d'ordre de Moscou.

Ils étaient vraiment beaux, mais ils avaient oublié leur tenue, ce qui les empêchait de les distinguer de ce bon populo qui était émerveillé de voir plastronner les grands élus du P. C.

Pauvre populo, ce qu'ils se foutent de la

g... les élus, vrai les 27.000 balles leur suffisent tandis que toi tu ramasseras peut-être demain dans les émeutes les balles qui tuent, qui anéantissent le genre humain.

Exécute les mots d'ordre : ils le conduiront à la tombe comme les communistes, tandis que les élus révolutionnaires feront la nouba dans le palais élyséen rouge. Les pavés ces jours-là seront rouges, le sang du peuple bon à tout faire jaillira de tout son corps tandis que les écies vivront grasses-maint.

Populo les maîtres de toutes couleurs sont les plus grands ennemis, mais la poire n'est pas encore assez mûre pour que son jus s'écoule dans ton corps et le réchauffe afin que tu te débarrasses de tous tes tyrans.

La Vie des Lettres

« Complices »

La maison Bernard Grasset a édité, ces temps derniers, un recueil de contes du jeune écrivain suisse Robert de Traz : « Complices ».

Robert de Traz est un conteur exquis. Dans « La Réprouve » il a su pénétrer avec une extraordinaire vérité le caractère et le raisonnement de l'enfant. Dans chacun de ses contes il sait manier simultanément l'ironie et l'émotion. Il connaît les rouages de notre sensibilité, et sait trouver le point sensible. Tout cela avec un style simple et souple d'où tout effort de recherche semble banni.

Robert de Traz est encore un de ceux qui ne sont pas connus à leur juste valeur. Et pourtant il est si difficile d'être, bellement et délicatement, un conteur ?

~~~~~

### PETITES NOUVELLES :

Traductions : « Notre-Dame de la Sagesse », le roman de Pierre Dominique, vient d'être traduit en allemand. D'autre part, « Collin-MacLard », la belle œuvre de Louis Hémon, a été traduite en italien. L'« Enfant abandonné », le roman de René Jouglet, vient d'être traduit en hollandais.

Georges VIDAL.

## Où aller ce soir ?

### Théâtres lyriques

OPERA. — 19 h. 30 : Concert Kubelik.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : La Tosca ; le Festin de l'araignée.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 35 : La Perle de Chicago.

TRIAXION-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Léontine seurs.

### Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — 20 h. 45 : La Vieille du bonheur ; Louison ; la Bonne Mère.

ODEON. — 20 h. 30 : Mademoiselle le Feu ; Un Amour de Chateaubriand.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : Mademoiselle Josette, ma femme.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Monsieur Le Troubadour saisi par le Débauché.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Le Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : La Puissance des ténébres.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Le Veau gras.

THEATRE ANTOINE. — Relâche.

### Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures : Jeux où l'on tique... revus.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornano, Erubach, Géo Robert, Lorde, Mmes Jane Maran, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : « Têtes de Sport et Têtes de l'Art », revue ; les Chansons de la butte.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Drame et les chansonniers.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-jaff, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

## TOURNEE

Germaine BERTON - CHAZOFF

Localités à visiter dans le Sud-Est :

DIJON : Lundi 2 juin.

CHALON-SUR-SAONE : Mardi 3 juin.

OYONNAX : Jeudi 5 juin.

AMBERIEU : Vendredi 6 juin.

LYON : Samedi 7 juin.

VIENNE (Isère) : Mardi 10 juin.

GRENOBLE : Mercredi 11 juin.

TULLINS-FURES : Jeudi 12 juin.

ROMANS (Drôme) : Vendredi 13 juin.

SAINT-ETIENNE : Samedi 14 juin.

LE CHAMON FEUGEROLLE : Dimanche 15 juin.

RIVE-DE-GIER : Lundi 16 juin.

OULLINS : Mercredi 18 juin.

VILLEURBANNE : Jeudi 19 juin.

SAINT-FONS VENISSIEUX : Vendredi 25 juin.

CHALET RUSSE : Samedi 26 juin.

Que les camarades répondent vite pour que l'itinéraire soit fixé définitivement.

Ecrire au plus tôt à Ch. Journet, 169, route d'Heyrieux, Lyon.

N. B. — Il est bien entendu que même si, contre toute attente, Germaine Berton n'était pas relâchée, toutes nos dispositions sont prises pour que la tournée ait lieu.



# A travers le Monde

## ALLEMAGNE

### MANIFESTATIONS NATIONALISTES

Berlin, 26 mai. — A la mémoire de Schlegel, exécuté il y a un an par les Français à Düsseldorf, les associations nationales allemandes et particulièrement « l'Ordre des Jeunes allemands », ont organisé hier une cérémonie au cimetière de Schönhof. De nombreuses délégations de Thuringe, Wurtemberg, Hesse, Westphalie, pays rhénans ont déposé des couronnes au cimetière.

### UN GRAVE ACCIDENT DANS UNE MINE

Berne, 26 mai. — Un grave accident s'est produit au cours de travaux dans une mine près de Waggithal. Deux ouvriers ayant préparé un fourneau de mine qui, au bout d'une heure n'avait pas encore fait explosion, voulurent vérifier la charge. Le fourneau fit explosion à ce moment. L'un d'eux fut grièvement blessé et succomba immédiatement. Son compagnon qui fut également grièvement blessé, mourut peu de temps après.

## IRLANDE

### MENACE DE GREVE DES CHEFS DE GARE ET EMPLOYES FERROVIAIRES

Dublin, 26 mai. — A moins d'une réponse satisfaisante des compagnies de chemins de fer irlandais, les chefs de gare et employés de bureaux, hommes et femmes, cesseront le travail sur tous les réseaux irlandais le 5 juin à minuit. Cette décision a été prise à une conférence spéciale des délégués qui se sont réunis hier à Dublin.

### AUTOUR DES ARRESTATIONS DE LIBERTY HALL

Londres, 26 mai. — En signe de protestation contre l'arrestation effectuée hier d'une cinquantaine de membres de l'Union des Transports qui avaient pris possession du Liberty Hall à Dublin, où leur arrestation fut opérée, tous les travailleurs du port de Dublin se sont mis en grève. Les prisonniers ayant été remis en liberté provisoire jusqu'à mercredi, le travail reprendra demain.

## CHINE

### LE MYSTERE SUN YAT SEN

Shanghai, 26 mai. — Les autorités de la ville croient que Sun Yat Sen est en vie, mais ne peuvent comprendre pour quelle raison il ne se montre pas. Dans les cercles bien informés, on déclare que Sun Yat Sen a transféré récemment une somme de 1.500.000 livres en Amérique où l'on suppose qu'il a dû aller.

## ITALIE

### NOUS NE NOUS EN ETONNONS PAS

Rome, 26 mai. — M. Gortchakoff, chef de la délégation commerciale des Soviets en Italie, a fait les déclarations suivantes aux journalistes :

« L'activité des échanges commerciaux entre l'Italie et la Russie ne pourrait pas être plus riche en promesses. « Notre trafic réciproque marque une augmentation continue et progressive. Pour le prouver, il suffit de dire que dans la dernière année la Russie a exporté en Italie plus de 200.000 tonnes de blé, des milliers de tonnes de pétrole et de grandes quantités de bois, de manganèse, de minerai de fer, de cocons de soie et d'autres matières premières. « J'ai acheté en Italie pour la Russie des quantités énormes d'oranges et citrons, d'acide citrique, de tissus de soie, de soufre, de machines, de toile pour tisser la farine. « Cette toile à tisser pour les meuniers trouve en Russie un très grand emploi. Autrement, nous l'achetions en Suisse. Aujourd'hui elle nous est fournie par dizaine de milliers de mètres par l'Italie ; le tisser italien est également bon et il coûte moins. « Très importante aussi est l'exportation en Russie des bicyclettes et des automobiles italiennes, dont j'ai constitué à Moscou un dépôt central. « Actuellement tout ce trafic est fait par des vapeurs italiennes. Nous n'avons pas encore de marine marchande, mais nous la

formerons. Notre ferme intention est de faire construire notre première marine marchande par les chantiers italiens. « Nous sommes aussi disposés à accorder des concessions pour l'exploitation des richesses du sous-sol russe au capital italien de préférence aux autres nations. Mais il faut, de la part des capitalistes italiens une plus grande confiance et des initiatives financières plus courageuses. »

M. Gortchakoff a conclu en disant que le traité de commerce italo-russe, dans cette première phase du développement des relations économiques entre les deux pays, a déjà eu des effets réels très satisfaisants, de nature à faire espérer le retour, en peu d'années, au trafic de l'avant-guerre, même en ce qui concerne les blés.

Eh bien ! le citoyen Carcel Machin écrira encore, après ses larmes de Strasbourg, que Moscou représente la Révolution prolétarienne. Mais alors, nous posons la question suivante :

« Si tous les commerçants et industriels sont membres du Proletariat, quel rôle jouent les travailleurs ? »

« Les travailleurs sont partie des exploités au nom des Soviets, ou bien ils méditent en prison sur le danger d'être prolétaires malgré les ukases bolchevistes. »

## A TRAVERS LE PAYS

### LES MEFAITS DE LA FOUDRE

Tarbes, 26 mai. — Au cours d'un violent orage à Vic-de-Bigorre, trois Espagnols se réfugiaient dans une grange appartenant à M. Jougla. L'un d'eux, nommé Azuar, âgé de 22 ans, qui était monté au grenier, a été foudroyé. Un autre, qui gravissait l'escalier, a été projeté sur le sol. Le troisième n'a eu aucun mal.

### UNE BARQUE CHAVIRE Deux hommes se noient

Versailles, 26 mai. — Sur l'Oise, près du barrage de l'Isle-Adam, une barque dans laquelle avaient pris place MM. Pascal, demeurant 65, rue de la Fontaine, à Paris, et Dumas, demeurant également à Paris, 121, rue Saint-Dominique, en compagnie d'une femme, a chaviré par suite d'un faux mouvement. Seule la femme a pu être sauvée.

MM. Pascal et Dumas ont coulé à pic, et leurs corps n'ont pu être retrouvés, en dépit des recherches immédiates.

### UNE AUTO CONTRE UN ARBRE

Dijon, 26 mai. — Hier dans l'après-midi, M. Perrin, notaire à Dijon allait en automobile à Arceau à quinze kilomètres de Dijon. Peu avant l'arrivée, l'auto qu'il occupait avec ses deux clients, MM. Corelet et Rebillet, et ses deux enfants, voulant éviter un chien couché sur la route dérapa faisant une brusque embardée et vint se jeter violemment contre un arbre.

Le notaire et les enfants n'eurent aucun mal, mais M. Corelet, premier client, le crâne et la colonne vertébrale brisés est mort sur le coup, l'autre client, M. Rebillet, ramené dans une clinique dijonnaise et le chauffeur de l'auto ont de légères contusions.

### RIXE MORTELLE entre BEAUX-FRÈRES

Cognac, 26 mai. — Au cours d'une rixe survenue le 17 mai, un sieur Conter avait blessé de deux coups de couteau au ventre son beau-frère Gondrand. Celui-ci vint de succomber à l'hôpital. Conter s'est rendu aussitôt au commissariat de police, et il a été écroué après interrogatoire au parquet.

### UNE LUGUBRE DECOUVERTE

Lille, 26 mai. — Cet après-midi, plusieurs jeunes gens pénétrèrent dans une baraque établie à Denain, et se trouvèrent en présence d'un pendu. L'identification du défunt, dont la mort paraît remonter à un mois environ, n'a pas encore été établie.

### ECRASE PAR UN TRAIN

Versailles, 26 mai. — Henri Fougeras, maçon, 25 ans, a été coupé en deux par un train en gare de Ruil. Les restes d'un malheureux ont été déposés à la Morgue.

### TRISTE DRAME

Marseille, 26 mai. — Depuis longtemps, Jules Simon, 35 ans, et sa femme née Anastasie Salis, 35 ans, habitant la commune de Salon, vivaient en mésintelligence.

Hier soir, à la suite d'une nouvelle discussion, Mme Simon, résolue à quitter le foyer conjugal, alla se réfugier avec ses cinq enfants chez ses parents, au village voisin de Grans. Quelques heures après, son mari l'y rejoignait, la suppliait de revenir. Comme elle refusait, Simon prit un brownie et fit feu sur toute la famille rassemblée. Mme Simon, atteinte de deux balles à la tête, s'écroula, morte sur le coup. Sa mère, Mme Reversat, 57 ans, reçut un projectile au sein droit ; le mari, de cette dernière, âgé de 72 ans, fut atteint en trois endroits et grièvement blessé, ainsi qu'un garçon de ferme, Charles Barthelomot, qui eut la jambe traversée d'une balle.

Après avoir accompli son œuvre de mort, le mari se fit sauter la cervelle.

## Les Soviets et le Bloc des gauches

Au sujet de l'opinion soviétique sur les résultats des élections françaises, le *Quotidien* s'exprime en ces termes :

La victoire du Bloc des Gauches a été accueillie avec satisfaction, car les bolchevistes voient en elle le gage d'une prompt reconnaissance des Soviets par la France.

Pour le gouvernement soviétique, cette reconnaissance serait en ce moment particulièrement opportune, sa situation internationale n'étant plus très stable.

Comme nous pouvons en juger, Moscou se déclare donc satisfait de la victoire du Bloc des Gauches, et compte sur Herriot pour la reconnaissance des Soviets par la France. Pourtant, le Kremlin, qui est très heureux du résultat des élections, et qui escompte l'aide de ce bloc de petits bourgeois et de bourgeois, lesquels il a tant vilipendés, a cependant bien fait tout son possible pour écarter le cartel démocratique. Il est vrai que trompés et fausement renseignés sur la mentalité des « lourdes masses » de Navarre et de France par les évangélistes du Parti Communiste et de la « Vie Ouvrière » qui se poussaient d'avance de pouvoir bientôt à assaillir autour de l'assiette au beurre, les dictateurs de Russie avaient mis toutes leurs cartes sur le « Bloc Ouvrier et Paysan ». C'est pourquoi maintenant ils font risette au Bloc des Gauches pour traiter avec ces sales bourgeois derrière lesquels s'est rangée la « volaille à plume » du capitaine Treint. Aussi, les diplomates bolchevistes qui n'ignorent pas la loi newtonienne sur le mouvement des corps dans l'espace, s'apprêtent-ils à s'en servir pour leurs petites combinaisons politiques. La politique est un jeu, un champ de courses : quand on perd sur une couleur ou sur un canasson, on joue sur une autre couleur ou bien sur un autre « Epinard ».

## CIVILISATION

Voici pour démontrer les bienfaits du progrès et de la science, la comparaison des pertes en vies humaines au cours de la dernière guerre, et celles subies pendant les guerres du XIX<sup>e</sup> Siècle. C'est l'institut Carnegie qui nous fournit ces statistiques.

Pertes de la Russie : 4.012.064 soldats, soit 3.065 tués par jour.

Allemagne : 1.279 par jour.

France : 1.058 par jour.

Total : 12.996.571 du 1<sup>er</sup> août 1914 au 11 novembre 1918, soit 3.294 hommes par jour.

La période révolutionnaire et napoléonienne coûta 2.100.000 morts à toute l'Europe, de 1790 à 1815, soit 233 hommes par jour.

En 1870, 876 hommes par jour, français et allemands.

Enfin, au total, environ quatre millions de tués durant le XIX<sup>e</sup> Siècle.

Et en l'an de grâce 1924, déjà treize millions de morts, sans compter les victimes de la guerre russo-japonaise et des Balkans.

C'est le progrès et la civilisation !

### UN LIVRE INDISPENSABLE

## L'EDUCATION SEXUELLE

par Jean MARESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles

Contre les Moralités néfastes

Marriage et Union libre

Le Problème de la Population

Hygiène de la Maternité

Nouvelle édition — (155<sup>e</sup> mille)

Un volume de 336 pages, illustré.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X<sup>e</sup>).

Prix, 7 fr. ; franco recommandé, 7 fr. 85.

Chèque postal : M. Jouot 520-42

## En lisant les autres...

### Jusqu'où peut aller le reniement

Le triste sire Frossard écrit dans *Paris-Soir* son article quotidien sur la « politique du Cartel » et il a l'imprudence de coucher ces phrases sur le papier :

« Le Temps » conjure l'opposition de s'organiser. Il lui représente quelle est nombreuse, homogène, riche en hommes d'expérience et de talent, promise au plus brillant avenir pourvu qu'elle joue son rôle constitutionnel avec vigueur, intelligence et discipline. Puisent les vaincus du 11 Mai entre les exhortations de notre grand confrère, ils donnent l'impression d'une armée en déroute et la plupart d'entre eux ne semblent guère préoccupés que de se faufiler discrètement dans le camp des vainqueurs. Leur défaite, ils ne s'en consolent, ni ne l'acceptent, ni même ne s'y résignent. Si le « Temps » compte sur eux pour mettre à mal le Cartel des Gauches, il se prépare de rudes déceptions.

L'appel qu'il leur adresse tend à prouver qu'il est sans illusions.

Du moins se berce-t-il de l'espoir que la majorité se désagrégera promptement. Entre radicaux et socialistes, il est convaincu que la rupture ne saurait tarder à se produire. Dans le Bloc des Gauches, il aperçoit déjà « une future » qui par « la nature même des choses » s'élargira en « crevasse », puis en abîme... L'opposition a donc la partie belle. Si elle le veut, sa revanche du 11 Mai ne se fera point attendre !

On ne soupçonnait pas le « Temps » de s'abandonner à des rêves à la Perrette. S'imaginer-il vraiment que les élus du Cartel des Gauches sont assez légers et versatile, assez insoucients de leurs devoirs, assez dépourvus de sens politique pour laisser la discorde s'introduire dans leurs rangs ? Ils savent que la faillite de la législature entraînerait la chute du régime républicain, que le fascisme et le communisme les guettent, que l'indifférence commune des partis dont ils sont les représentants leur commande de travailler ensemble aux grandes réalisations de justice, de solidarité humaine et de paix, que s'ils se divisent et s'ils échouent, ils auront beau s'accuser les uns les autres, se rejeter les uns aux autres la responsabilité de leur impuissance, le pays les enveloppera tous dans la même condamnation sans appel.

Mais peut-être le « Temps » n'a-t-il pas d'autre but que de ragarballer ses troupes démoralisées ? Avant de les remettre d'aplomb, il conviendrait de les retrouver. Plus heureux que Soubise, le « Temps » y parviendra-t-il ?

Salgaud ! Après avoir, durant plus de deux ans, terminé tous ses articles par le cri de : « Vive la Révolution sociale », voici qu'il en vient à soutenir la politique radicale !

N'est-ce pas la plus frappante illustration de la politique ?

A l'extrême gauche en commençant, puis, une fois l'« évolution » faite à droite, on passe du S.F.I.O. jusqu'à... Dieu sait quand on s'arrête.

Frossard ne fera pas comme Briand, parce qu'il n'a pas encore trouvé un nombre suffisant d'électeurs pour l'envoyer au Parlement.

Mais il n'en est pas un moins triste sire que l'autre pour cela !

### La paille et la poutre

M. Clément Vautel, qui arrive une fois par mois à avoir de l'esprit, publiait hier, dans le *Journal*, la pauvreté suivante :

Discours, articles, plaque commémorative à propos du vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Henry Beauce :

Phrase lue, entendue et répétée cent fois : — L'auteur de la « Parisienne » a vécu dans la pauvreté et est mort dans la misère... Il a laissé 1 fr. 80 à ses héritiers ! Est-ce que la société n'éprouve pas quelque remords en songeant qu'elle a ainsi abandonné un grand écrivain ? Et n'est-ce pas l'occasion de lui rappeler qu'elle a le devoir de servir de providence aux hommes de génie méconnus ?

A cela, peut-être sera-t-il permis de répondre que ce pauvre Henry Beauce aurait parfaitement pu échapper à la misère s'il avait consenti, comme tant d'autres écrivains, à faire deux parts de sa vie : l'une réservée à l'art, l'autre consacrée à la besogne qui nourrit. Il n'y a pas de soi-même, mais il y a beaucoup d'orgueil, et surtout de paresseux qui s'en vont disant :

— Je ne m'abaisserai pas à faire des choses indignes de moi !

Ce qui est indigne d'un « grand homme », c'est de vivre en parasite, en teneur, en mendigot... Et le travail qui fait vivre est toujours honorable.

J'admire en Stéphane Mallarmé, non le poète que je ne comprends pas, mais le professeur d'anglais, encore que je ne comprenne pas l'anglais non plus. Mallarmé n'a pas voulu jouer le rôle humiliant et douloureux du bohème qui se refuse à aux « besognes », par esprit d'indépendance et de dignité, mais tremble honteusement devant son hôtelier, son gargarier, voire

le garçon de café auquel il doit quelques « artifi ». Mallarmé « travaillait » comme professeur et cela lui donnait le droit de rêver comme poète.

La société n'a nullement le devoir d'entretenir dans quelque Prytanée les jeunes hommes de génie et de faire des rentes aux « grands écrivains » que, seule, appréciera la postérité.

Aussi bien, comment désigner ces nourrissons des muses et de l'Etat ? Ah ! les voyez-vous accourir par milliers, les jeunes flamands qui trouveraient tout naturel de se loger aux frais de la République athénienne en échange de quelques sonnets plus ou moins mal rimés ? Et les « incompris », les « méconnus », les ratés, tous les Delobelle de l'art et de la littérature, les voyez-vous se ruant aux portes du Palais-Hôtel des grands hommes abandonnés ? Quel encouragement à la bohème, quelle prime à la paresse, à l'impuissance, à la vanité !

Non, non, pas de cela. Quant à moi, je ne suis pas du tout disposé à payer des contributions pour que l'Etat entretienne des gaillards bien portants dont les bonnes gens ont mille fois raison de dire :

— Est-ce que ça ne ferait pas mieux de travailler ?

Voyons, voyons, monsieur Vautel, si l'on vous demandait à quelle besogne utile à la collectivité vous travailleriez, que répondriez-vous ?

Car, enfin, vous n'avez pas la prétention de dire que vos papiers servent à l'évolution de l'espèce humaine.

Ceux qui travaillent ont le droit de parler, semblez-vous dire. Alors, que ne vous taisez-vous ?

### Perchot exagère

Le citoyen (?) Perchot écrit dans son *Journal* (mais, au fait, combien a-t-il de lecteurs ?) la note suivante :

C'est un fait que la vie du cabinet Macdonald est infiniment précaire. Plusieurs fois déjà, il a failli être renversé, et il l'aurait été certainement, à l'une des dernières séances de la Chambre des Communes, si le président n'avait avisé et ne l'avait sauvé du désastre.

Mais ce qui est plus significatif et plus grave, c'est que ce n'est pas seulement la situation parlementaire du parti travailliste qui se trouve ainsi exposée à tous les hasards et à tous les périls, l'opinion du pays semble prendre à son égard une de ces attitudes d'hostilité qui, d'ordinaire, présagent les revirements.

Il y en a d'assez nombreux exemples. L'un des derniers, et des plus frappants, est celui qui vient de se passer à l'élection partielle qui a eu lieu à Glasgow.

Le parti conservateur y a obtenu 4.463 voix de plus qu'au scrutin de décembre 1923. Ces voix ont été manifestement perdues par le parti libéral, qui disparaît, ou peu s'en faut, et ne réunit plus que 1.372 suffrages, alors que les conservateurs en ont 15.448 et les travaillistes 11.167.

C'est-à-dire qu'on verrait déjà se réaliser la prédiction de M. Baldwin, prévoyant que, dans un avenir prochain, la grande lutte, la vraie lutte, se livrerait entre les deux seuls partis qui auraient une raison d'être : les conservateurs et les travaillistes ou socialistes.

Nous nous gardons d'aller trop vite et de prétendre voir et constater ce qui n'existerait pas encore. Mais, tout de même, il y a des faits incontestables qui, avec ceux qu'apportera demain, prouveront, peut-être avant peu, que M. Baldwin ne s'est pas trompé.

Et pensez-vous que ce que M. Baldwin a prévu et prédit pour l'Angleterre ne pourrait pas aussi s'appliquer et se réaliser ailleurs ?

Euh ! euh ! pour un homme vendu, M. Perchot exagère.

Car, enfin, croit-il qu'il y ait tant de différence entre Mac Donald et Poincaré ? Bonnet blanc et blanc bonnet !

## Les procédés communistes dans l'Oise

*Germinal* nous apprend ce que les politiciens orthodoxes ont fait dans l'Oise pendant la foire électorale :

« Nous avions dit à nos camarades : Faites ce que les politiciens ne feront pas : collectes pour les grévistes à chaque réunion de politiciens. »

« Et les politiciens dits communistes, pour nous prouver qu'ils n'étaient pas des politiciens, firent, *la nuit*, *Germinal*, était lu, des collectes moitié pour les grévistes et moitié pour leur politique. »

« Mais, là où *Germinal* n'était pas connu, les politiciens dits communistes laisseraient tomber les grévistes, et les collectes allaient tout entières à la politique dite communiste. »

« Politiciens, oui, politiciens ! »

« Ignobles politiciens ! »

### OCCASION

## L'AMOUR ET LA MORT

par VIGNÉ D'OCOTON

Un volume de 300 pages

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X<sup>e</sup>).

Prix : 3 fr. 50 ; franco recommandé : 4 fr. 50

Chèque postal : Marcel Jouot 520-42

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 27 MAI 1924. — 47.

# FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

Il connaissait peu Irène, mais s'intéressait beaucoup à elle ; voyant qu'elle était comme évanouie, il présuma qu'elle avait une attaque de nerfs et eut de son devoir, du devoir d'un galant chevalier, de venir à son secours. Mais sa surprise prit des proportions encore plus grandes lorsqu'au premier mot qu'il lui dit, elle se leva tout à coup, repoussa le bras qui lui était offert et gagnant la rue, disparut, en quelques instants, dans un de ces brouillards blancs si fréquents à Bade aux premiers jours d'automne.

### CHAPITRE XXV

Il m'est une fois arrivé d'entrer dans la cabane d'une paysanne qui venait de perdre un fils unique et tendrement chéri ; à ma grande surprise, je la trouvai tout à fait calme, presque gaie. « Ne vous étonnez pas, dit le mari, qui remarqua sans doute cette impression, elle est maintenant ossifiée. » Litvinof aussi était « ossifié ; » — un calme semblable à celui de cette paysanne l'envahit pendant les premières heures de son voyage. Complètement anéanti, désespéré, il respirait cependant ; il respirait, après toutes les alertes, tous les tourments de la dernière semaine, après tous les coups qui étaient venus, l'un après l'autre, fondre sur sa tête. Ces coups

l'avaient d'autant plus ébranlé qu'il était peu fait pour de pareils orages. Il ne comptait plus absolument sur rien, cherchait à ne plus se souvenir de rien ; il allait en Russie, il fallait bien aller quelque part ! Il ne se rendait pas compte de ses actions ; mais il n'était plus capable de former le moindre projet. Il ne se reconnaissait pas ; il avait perdu son individualité ; elle lui était devenue indifférente. Il lui semblait parfois qu'il conduisait son propre cadavre ; ce n'est que le sentiment d'une incurable douleur qui lui rappelait qu'il n'en avait pas fini avec la vie. De temps en temps il lui paraissait incompréhensible comment une femme, comment l'amour avait pu prendre sur lui une telle influence... Honneuse faiblesse ! murmurait-il, et il arrangeait son manteau et s'installait plus commodément dans son wagon. — Il faut commencer une vie nouvelle. Un instant se passait, il souriait amèrement et s'étonnait de lui-même. Il se mit à regarder par la fenêtre. Le temps était gris ; il n'y avait pas de pluie, mais le brouillard ne s'était pas dissipé et des nuages très bas voilaient le ciel. Le vent soufflait contre le train ; des flocons de vapeur, tantôt blanche, tantôt noire, ce joignant à la fenêtre. Litvinof se mit à les suivre des yeux. Sans cesse il treuve, s'élevant et tombant, s'approchant et

l'herbe, aux buissons, s'étirant, se fondant dans l'air humide, se pressaient les tourbillons, toujours nouveaux et toujours les mêmes, dans une sorte de jeu monotone et fatigant. Quelquefois le vent tournait, la route faisait un coude, toute cette masse blanche disparaissait pour revenir incontinent à la fenêtre opposée, et une queue interminable cachait aux yeux de Litvinof la vallée du Rhin.

Litvinof regardait, regardait en silence, une réflexion bizarre vint le saisir. Il était seul dans son wagon ; personne ne le dérangeait. « Fumée ! fumée ! » répétait-il à plusieurs reprises, et subitement tout ne lui sembla que fumée : sa vie, la vie russe, tout ce qui est humain et principalement tout ce qui est russe. Tout n'est que fumée, tout paraît perpétuellement changer, une image remplace l'autre, les phénomènes succèdent aux phénomènes, mais en réalité tout reste la même chose ; tout se précipite, tout se dépêche d'aller on ne sait où, et tout s'évanouit sans laisser de trace, sans avoir rien atteint ; le vent a soufflé d'ailleurs, tout se jette du côté opposé, et la fumée se dissipe, le même jeu fébrile et stérile. Il se souvient de ce qu'il s'était passé sous ses yeux dans ces dernières années, non sans tonnerre et grand fracas... Fumée ! murmurait-il, fumée ; il se souvient des discussions échevelées, des cris du salon de Goubaref, des disputes d'autres gens haut et bas placés, progressistes et rétrogrades, vieux et jeunes... Fumée ! répétait-il, fumée et vapeur ! Il se souvient enfin du fameux piquet-nique, des propos et discours d'autres hommes d'Etat et même de tout ce que préconisait Polougine... Fumée ! fumée ! et rien de plus. Et ses propres efforts, ses sentiments, ses essais et ses rêves ? Leur souvenir ne provoqua plus

qu'un signe de main découragé. En attendant, le train dévorait l'espace. Rastadt, et Carlsruhe, et Bruchsal étaient depuis longtemps en arrière ; sur la droite, les montagnes s'éloignèrent, se rapprochèrent ensuite, mais moins hautes et moins garnies de forêts. Le train tourna court ; on était à Heidelberg. Les wagons glissèrent sous l'auvent de la station ; des colporteurs se mirent à offrir toutes sortes de journaux, même des journaux russes ; les voyageurs changèrent de place, se promenaient sur la plate-forme ; mais Litvinof ne quitta pas son coin ; il y restait assis, la tête inclinée. Tout à coup il entendit prononcer son nom ; il leva la tête ; la face de Bindasof se montra à la portière et derrière elle, était-ce une hallucination ? mais non, c'était bien une réalité, apparemment toutes les figures bien connues de Bade : voilà madame Soukhatchikof, voici Vorochilof et Bamboef ; tous se dirigeant vers lui, tandis que Bindasof baillait :

— Où est Pichtchalkin ? nous l'attendons ; mais c'est égal, sors, nous allons tous chez Goubaref.

— Oui, frère, oui Goubaref nous attend, descends, répéta Bamboef en agitant les bras.

Litvinof se serait mis en colère, s'il n'avait eu sur le cœur un si mortel fardeau. Il dévisagea Bindasof et se détourna en silence.

— On vous dit que Goubaref est ici, s'écria madame Soukhatchikof, et ses yeux sortirent presque de leur orbite.

Litvinof ne bougea point.

— Mais écoutez, Litvinof, dit Bamboef, revenant à la charge, il n'y a pas ici seulement Goubaref, il y a toute une phalange de Russes distingués, spirituels et jeunes ; tous s'occupent de sciences naturelles, tous ont les plus généreuses convictions ! De

grâce, restez du moins pour eux. Il y a ici, par exemple, un certain... ah ! j'ai oublié... Mais laissez-le donc, Rostislav Ardalionitch, dit madame Soukhatchikof. Vous voyez ce que c'est que cet homme, toute cette race est comme cela. Il a une femme ; elle m'a paru d'abord bonne femme, et je suis venue ici avec elle il y a deux jours ; elle n'avait fait que toucher barre à Bade et revenait déjà. Eh bien ! je fais route encore avec elle, je me mets à la questionner. Figurez-vous que je n'ai pu tirer une syllabe de cette orgueilleuse, odieuse aristocrate !

La pauvre Capitoline Markovna, une aristocrate ! Pouvait-elle s'attendre à semblable humiliation ?

Et Litvinof se taisait toujours, se détournait et enfouissait sa casquette sur ses yeux. Le train se remit en marche.

— Mais dis-nous donc quelque chose pour adieu, homme de pierre que tu es ! cria Bindasof. On n'agit vraiment pas ainsi ! marmotte ! bonnet de nuit ! ajouta-t-il.

Le train accélérât sa marche, il pouvait impunément être grossier.

— Harpagon ! limace !

Bindasof avait-il inventé spontanément cette dernière qualification ? L'avait-il volée à quelqu'un ? Je l'ignore ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle parut si jolie à deux messieurs distingués, spirituels et jeunes, étudiant les sciences naturelles, deux messieurs qui se trouvaient là, que peu de jours après elle fit son apparition dans la feuille russe périodique qui se publiait alors à Heidelberg sous ce titre : *A tout venant je crache* (1).

Et Litvinof reprit son refrain : Fumée, fumée, fumée !

(A suivre.)



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Les grèves

Chez les plombiers poseurs de la Seine. — Etant reconnue la mauvaise foi des patrons qui n'ont pas daigné répondre aux demandes d'entrevue, vous avez dimanche décrété la grève. Afin que le mouvement soit efficace et que vous obteniez une victoire complète, il faut que vous fassiez le maximum pour que soient désertés les chantiers.

Les camarades des corporations à côté se feront un devoir de veiller à ce que le travail des grosses boîtes ne soit pas effectué par d'autres, les terrassiers des chantiers de plomberie-pose également.

## Aux Coiffeurs minoritaires

La réunion qui devait avoir lieu le 8 mai fut empêchée par l'assemblée générale du Syndicat.

Or il s'est produit à cette assemblée un fait assez grave, et qui nous intéresse au plus haut point, c'est le cas de notre camarade Tixier.

A la suite de cela, plusieurs camarades ont été à envisager certaine action qui, de par son importance, demande une discussion approfondie.

Aussi il serait désirable que tous les camarades de la Minorité fassent leur possible pour assister à la réunion qui aura lieu le mercredi 28 mai, à neuf heures, à la Grange-aux-Belles.

Le Secrétaire : Ed. Launay.

## Dans le "Livre Unitaire"

Pour la deuxième fois, la Fédération Unitaire du Livre se voit contrainte de retirer le label unitaire à la maison LONGIN (l'imprimerie indépendante), 110, rue Saint-Maur, pour pratiques antisyndicales.

Elle demande à toutes les organisations d'avant-garde, ainsi qu'à celles qui appartiennent à la C. G. T. U. de bien vouloir en prendre note, et d'agir en conséquence.

Le Secrétaire fédéral : Vial-Collet.

## DANS LA VOITURE-AVIATION

## Réponse à un nourrisson

Pauvre malheureux Lénard ! Je ne m'adresse pas spécialement à toi, parce que je sais que tu es incapable de rédiger, malgré ta bonne volonté de nous saluer, une ordure telle que celle parue dans l'Humanité.

J'avais décidé de ne plus répondre à ce genre d'enfantillages et je n'y répondrais pas, même aujourd'hui, s'il n'avait été question de ma « radiation », décidée par le Conseil syndical dans sa séance du 16 mai 1924. Cela démontre une fois de plus votre parti pris et votre sectarisme à l'égard de vos adversaires de tendance.

Au moment où vous étiez avec nous « minorité », c'est-à-dire en 1917, 18, 19 et 20 (pas Lénard, mais ses indicateurs le renseignent), nous avions le droit d'exprimer notre pensée et nos différents points de vue. Cela nous permit de remporter la majorité en tant que syndicalistes révolutionnaires, débarrassés de toute tutelle politique et philosophique. Si Lénard n'a pas le droit de parler de syndicalisme, « étant avant tout communiste », comme il dit, d'autres peuvent ici me rendre témoignage avec qui j'ai collaboré en différents comités de cheminots. Notre Gaston national, très qualifié, ne s'élevait-il pas avec une vigueur extrême au congrès de Japy, en 1920, contre toute politique, lorsqu'il disait à Bidegaray : « Nous vous remercions, nous ne renions pas le syndicalisme ». On avait le droit de parler en ce temps-là.

Aujourd'hui, nous continuons, nous, syndicalistes révolutionnaires, à tenir le même raisonnement, et lorsque nous voulons l'exprimer vous nous imposez silence par la violence et au nom de la discipline syndicale, vous avez peur d'une explication loyale et franche.

Nous aurons pourtant bien d'ici peu l'occasion de mettre de la clarté dans votre jeu. Ce jour-là, nous vous donnerons la liste des adhérents qui ont quitté le syndicat écœurés par vos manœuvres politiques. Et nous vous montrerons, nous, qui ne vivons pas aux crochets des travailleurs, que nous sommes plus nombreux que vous.

Vous nous avez exclus du syndicat parce que nous vous quitions. Vous aurez d'autres exclusions à prononcer au sein même de vos organismes squelettiques, sans compter ceux qui partiront sans que vous ayez à prononcer leur exclusion.

En attendant, ne démontrez pas trop la lâcheté et la faiblesse de vos arguments pseudo-syndicalistes en y mêlant pour nous combattre des questions de coopération auxquelles nous sommes pour la plupart étrangers. Elles méritent d'être tranchées, certes, mais en dehors du syndicat.

BOUCHER.

## Chez les Terrassiers

Les Terrassiers réunis en assemblée générale le dimanche 25 mai 1924 sur convocation du syndicat décident d'engager l'action sur tous les chantiers qui ne payent pas encore les tarifs et qui cherchent à violer la journée de huit heures. Protestent contre l'invasion de la main-d'œuvre étrangère qui ne respecte pas les tarifs et la journée de huit heures.

Déclarent que dans de telles conditions, il n'est plus possible de rester indifférent et que la chasse devra être organisée dans le plus bref délai.

Demandent que soit votée l'amnistie pleine et entière pour tous les délits d'opinion, civils ou militaires.

Lèvent la séance aux cris de vive la semaine de 44 heures ! A bas les capitalistes de tous pays !

Une collecte pour l'entraide a produit la somme de 209 francs.

## Alerte à Montmorency

Le Comité intersyndical de Montmorency fait appel à tous les syndicalistes et à toutes les organisations ouvrières de la région. Rendez-vous demain mercredi 28 mai 1924, à la première heure, devant le domicile de notre camarade menacé, rue du Général-Gallieni, près du fort de Montmorency.

## Aux Serruriers en Bâtiment

Les mercantis de la serrurerie vous mettent de plus en plus dans une situation intenable.

Si vous êtes partisans de réagir et de tenir en échec les manitous de la serrure, vous serez tous présents à la

GRANDE ASSEMBLEE CORPORATIVE

ce soir, à 20 h. 30

Salle Raymond Lefebvre, 3 avenue Mathurin-Moreau, (place du Combat.)

Prendront la parole, les camarades :

Juhel et Lastiste, de la Serrurerie ; Corre, du S.U.B.

## Le syndicalisme contre la guerre

Les faits donnent un sérieux démenti à ce vieux axiome erroné : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ! »

Le meilleur moyen d'établir la paix, c'est de ne pas d'aiguiser son couteau, c'est de le jeter à la vieille ferraille et de montrer des mains désarmées et un visage conciliant.

Au lendemain des élections françaises, nos supernationalistes disaient : « C'est une honte que Castelnau ne soit pas réélu, alors que Ludendorff est député au Reichstag. » Et les mêmes ajoutaient qu'en éliminant les pangermanistes les électeurs allemands préparaient la guerre.

Si cet argument vaut en Allemagne, il vaut aussi en France. Les Castelnau ayant été désavoués ici, c'est qu'il y a des indices de volonté de paix.

Malgré les frontières, les nations sont comme les individus, elles sont quelque peu dépendantes les unes des autres. L'opinion d'un pays influe sur les voisins.

Les pangermanistes sont assez embarrassés de leur victoire électorale. Ils sentent que les nations voisines ne seraient guère enchantées d'une dictature militaire en Allemagne, laquelle serait une cause de guerre.

L'information d'hier midi en signalant l'incertitude des milieux gouvernementaux à Berlin, disait : « Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'orientation de la politique française paraît avoir en partie désarçonné les nationalistes de Berlin. Après avoir assez insolentement revendiqué le pouvoir, la semaine passée, ils ont adopté ces jours-ci la tactique des négociations avec les partis du milieu. Les pourparlers dont ils avaient pris l'initiative ont échoué. »

Du fait qu'il y a autour de l'Allemagne de forts courants de paix, les revanchards du Reich deviennent inoffensifs. Il en est de même pour ce côté-ci du Rhin où l'équipe bleu horizon a été réduite à l'impuissance. Cela, nous le devons aux efforts pacifistes et antimilitaristes de tous. La vieille propagande d'avant-guerre de la C. G. T. n'est pas périmée, quoi qu'en disent certains profiteurs de la Révolution russe et de la propagande qui croient nous faire avaler un nouveau militarisme en l'habillant de rouge.

Autant il est logique de défendre énergiquement les conquêtes ouvrières et révolutionnaires contre les tentatives réactionnaires, autant il est illogique de perpétuer le militarisme en changeant sa couleur, alors que ce néo-militarisme apparaît plutôt pour défendre le pouvoir d'une secte que les intérêts du prolétariat. Surtout que chaque jour confirme ce point de vue. L'armée rouge avait été créée pour défendre la Révolution russe, elle a rempli son rôle et battu les Denikine, les Yudenitch et les Wrangel. Cependant elle subsiste, pour le même motif que son gouvernement. Ce n'est plus l'armée d'une classe, c'est l'armée d'une nation, d'une nation où il y a la Nep, où il y a de la collaboration bourgeoise. C'est l'armée d'un pays qui revient malgré lui à la température rétrograde des Etats bourgeois.

La révolution est loupée en Russie, de la faute surtout de ceux qui ont divisé le monde ouvrier, et qui ont éloigné tant de sympathies réelles qui étaient acquises au début, alors que les chèques et les roubles étaient inconnus.

Le Grand Soir est donc à recommencer, en utilisant l'expérience bolcheviste, et les tentatives précédentes. Laissons ceux qui croient encore à la vérité d'une étiquette sans marchandise et qui l'exploitent.

Mais ne perdons plus notre temps en vaines polémiques où les sophismes des tours d'ivoire remplacent les arguments des réalités. Voyons les choses comme elles sont, et tentons les possibilités. L'absolu est nécessaire à l'idéal, le relatif est indispensable à l'existence.

Au lendemain de la grande thorie, les dangers de meurtre international subsistent encore, quoique affaiblis. Les efforts multiples et additionnés en faveur de la paix ne sont pas de trop pour vaincre définitivement les derniers instincts de malveillance des Daudet, des Tirpitz, des Mussolini et des Primo de Rivera.

Le ciel s'éclaircit, chassons les derniers nuages. Les syndicalistes révolutionnaires, suivant la tradition d'avant-guerre de la C. G. T., suivant l'exemple de la minorité pendant la guerre, se doivent de défendre la paix en toutes circonstances et par tous les moyens.

Defendre la paix, en préparant avec vigilance l'amnistie complète et les réintégrations, c'est servir la Révolution, car c'est surtout dans la paix que peut se manifester la lutte de classes, et que peuvent s'effectuer les véritables transformations vers le mieux-être et la liberté.

La guerre et l'après-guerre contiennent cher au mouvement révolutionnaire. Elles ont introduit dans nos organisations la division et l'impuissance, l'égoïsme et la vénalité, le confusionnisme et le cynisme. Ce n'est pas avec des tares pareilles que nous engendrerons un monde nouveau.

B. BROUTCHOUX.

## SUR LE P. O.

## Les effets de la division

Malgré tout l'optimisme du Bureau de la C. G. T. U., il est patent que les forces syndicales groupées en son sein se désagrègent, s'anéantissent un peu plus chaque jour. Le triomphe (?) communiste a eu pour conséquence de vider les syndicats de leurs effectifs ou de faire rentrer sous leur tente les militants syndicalistes qui attendent des temps meilleurs.

Lorsque les syndicats ne furent pas délégués, ils s'abstinrent de participer à la vie syndicale ; ils n'assistèrent plus aux assemblées générales. Celles-ci ne sont fréquentées que par les « fécondateurs » du Parti des masses qui, bon gré mal gré, doivent, comme ceux du Syndicat de Paris P. O., avouer leur impuissance. Qu'on en juge par la circulaire ci-après :

FEDERATION DES CHEMINOTS

Syndicat de Paris P. O.

Siège : 127, rue du Chevaleret, Paris (13<sup>e</sup>)

Paris, le 15 mai 1924.

Camarades,

Les camarades du Syndicat des Cheminots de Paris P. O., réunis au nombre d'une vingtaine (sur 600 adhérents) en assemblée générale le mardi 13 janvier 1924, regrettent profondément l'absence d'un grand nombre de camarades disponibles, absence pour quelques-uns voulue et préméditée.

Ils considèrent qu'en raison de l'importance de l'ordre du jour de ladite réunion, comportant la nomination aux divers rouages de l'Union de Réseau à la Fédération et à l'Orphelinat, ne peuvent, à eux seuls, assurer toutes ces fonctions qui demandent une certaine connaissance administrative et notamment celle du chemin parcouru par le syndicalisme.

Ils ont mandat de leur Bureau de réunir le vendredi 16 mai 1924 un Comité syndical élargi où seront convoqués par circulaire affranchie à 0 fr. 25 tous les camarades militants ayant eu déjà des fonctions ou en assurant.

Ce Comité élargi aura tout pouvoir pour la ratification des décisions qui y seront proposées.

Le Bureau tient à déclarer sans ambages la situation de notre syndicat qui, quoique aussi nombreux en adhérents que les années précédentes, se trouve dans une situation critique et, par répercussion, atteint ou peut atteindre l'Union du Réseau dans sa marche. Si, toutefois, un sursaut d'énergie ne renait pas dans la volonté des anciens militants pour apporter leurs connaissances et donner tous leurs conseils aux jeunes qui, tout dévoués, n'aspirent qu'à se mettre au courant de la marche de notre organisation.

Nous espérons que vous comprendrez sans plus d'explications l'importance de cette réunion qui peut être demain un fait accompli si vous n'avez pas le courage de vous ressaisir et vous consacrer à la cause syndicale.

Nous pensons également que vous aurez à cœur de répondre à cette convocation, si non votre silence nous décevra et nous pourrions déclarer avec regret que malgré toute notre meilleure volonté et sans parti pris, en raison du manque de concours :

NOUS LAISSONS LES CLEFS SUR LA PORTE.

Réunion du Comité syndical élargi qui aura lieu le vendredi 16 mai 1924, à 20 h. 30 très précises, au siège, 127, rue du Chevaleret, Paris (13<sup>e</sup>).

ORDRE DU JOUR :

- 1<sup>o</sup> Situation de notre syndicat ;
- 2<sup>o</sup> Résolution d'entente ;
- 3<sup>o</sup> Nomination des membres aux divers rouages de l'Union du Réseau ;
- 4<sup>o</sup> Questions diverses.

Pour le Comité syndical et le Bureau :

Le Secrétaire général :

Signé : BÉCARIE.

Que penser de ce syndicat de 600 membres dont 20 assistent aux assemblées générales ? Que signifient ces absences, volées et préméditées ? Quel aveu que celui qui consiste à dire que le Syndicat de Paris P. O., jadis si puissant, si agissant, si riche en militants, est aujourd'hui dépourvu de camarades connaissant « le chemin parcouru » par le syndicalisme, de militants capables d'assurer la vie de la C. E. de l'Union P. O. ? Quelle faillite enfin que de proclamer « qu'on laissera les clefs sur la porte », ce qui, en langage clair, signifie qu'on laissera disparaître ce syndicat de 600 membres ?

Jamais, peut-être, faits plus lamentables ne s'inscriront dans l'histoire syndicale. Est-il, cependant, surprenant qu'il en soit ainsi ? Que non pas !

Il n'est pas extraordinaire qu'après avoir détruit le syndicalisme à Paris P. O., qu'après avoir évincé par la calomnie les anciens militants, qu'après avoir détruit la vie administrative et désorganisé les rouages syndicaux, ceux qui régissent sur « la majesté des ruines » — leur ouvrage — en soient réduits à ne plus pouvoir assurer la vie, l'activité du syndicat.

En contrariant les désirs d'unité des travailleurs du P. O., en refusant d'accepter la reconstitution d'une seule Union de Réseau du P. O., en créant à côté de l'Union, reconstituée malgré eux, une Union de secte, une Union communiste, les militants de Paris P. O. ont éloigné d'eux tous les concours, toutes les valeurs syndicales.

Ils sont donc, consciemment ou non, les seuls responsables de la situation dont ils se plaignent, situation qui est celle aussi de la fantomatique Union communiste du P. O.

Ce qui peut arriver de mieux — et le plus tôt possible — c'est que, comprenant leurs vrais intérêts, les cheminots de Paris P. O. et d'ailleurs rejoignent sans tarder les rangs de l'Union unifiée et plantent là leurs dictateurs incapables.

Le cas de Paris P. O. n'est pas unique, j'en connais de semblables et de nombreux, avoués ou non.

Il est temps que tout cela prenne fin, que sur le P. O. et partout soit reconstituée l'unité qui peut, seule, faire cesser ce désastreux état de choses.

C'est le devoir le plus pressant de tous

## Les syndicalistes du P.C. foutent le camp

Grand émoi dans le Landerneau moscoulaire. Malgré le lam-fam fait à la porte de la boutique par les barnums les plus « gueulards », on se doutait qu'il se passait quelque chose à l'intérieur.

Le Parti communiste a recueilli des voix électorales à la dernière foire, ce qui est à la portée de tous les partis politiques, surtout en faisant de la démagogie devant des ignorants.

Seulement, le P.C., en raison de ses dissensions intestines, vient de perdre des hommes, des militants. En fin de compte, il y a perte pour le P. C.

Les citoyens Antonini, Chambelland, Charbit, Godonnière, Monatte et Rosmer foutent le camp de l'Humanité, pour ne plus subir la dictature du capitaine Freint et de ses factionnaires.

Quelle que soit l'opinion qu'on peut avoir des six démissionnaires, on peut tout de même reconnaître qu'ils avaient, en général, quelque compétence dans le mouvement social et syndical. Leur départ causera du tort à la firme orthodoxe et au journal des masses, car les partisans du capitaine polonois connaissent mieux la poudre et les pistolets que la doctrine et les porte-plumes.

L'équipe qui s'en va est appelée la gauche ouvrière. C'est la vieille garde de la Vie Ouvrière. Aujourd'hui, ce journal est tombé entre les mains de la famille Monmousseau-Chanteleis, avec Sémard comme régisseur. Dernièrement, l'ingrat Monmousseau poussait le cynisme jusqu'à rabrouer Monatte dans le journal fondé par ce dernier. Pauvre Vie Ouvrière, quel spectacle et quelle déchéance !

On se demande avec angoisse ce que va devenir le journal de Jaurès, exposé comme il l'est à la curée de cette bande de rats des villes et des champs qui s'est tuée au Croissant.

Les temps sont moches !

SAINT-DICAT.

P. S. — La crise du P. C. sera traitée demain par un de nos collaborateurs.

## Communiqués syndicaux

Fédération du Bâtiment. — Réunion de la Commission exécutive demain, à 20 h. 30 précises, au siège.

Fédération du Bâtiment (43<sup>e</sup> région). — Demain, à 17 h. 30, au siège, réunion de l'ancienne et de la nouvelle C. E.

Comité intersyndical des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>. — Réunion de tous les délégués à 20 h. 30, ce soir, salle Salsac, 6, rue Lénineau.

Ordre du jour : Compte rendu de l'assemblée des C. I. ; Organisation de la campagne pour l'amnistie.

Comité intersyndical du 19<sup>e</sup>. — Ce soir, à 20 h. 30, assemblée générale de tous les syndiqués du 19<sup>e</sup>, 18, rue de Bellevue (métro : Botzaris).

Présence indispensable de tous les camarades syndicalistes, afin de réorganiser la propagande qui laisse beaucoup à désirer dans le 19<sup>e</sup> arrondissement.

Ouvriers du Bronze. — Réunion corporative vendredi, à 18 h. 30, salle Jean-Jaurès.

Situation de la corporation après la grève. Les adhésions au syndicat seront reçues à la réunion.

Chaussure réparation. — Réunion de section ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, 5<sup>e</sup> étage.

Les élections complémentaires au Bureau du S.U.B. pour le renouvellement du secrétaire adjoint se sont terminées dimanche ; le camarade Petitbon René, élu, entre en fonctions aujourd'hui.

La Fête franco-espagnole organisée le 17 mai par le S.U.B. a produit une somme nette de 430 francs qui furent versés moitié à l'entraide, moitié aux emprisonnés en Espagne.

La Bourse étant fermée jeudi toute la journée, le Conseil général est remis à huitaine.

Cheminots Paris-Etat R. D. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, 1, rue Joffroy.

Conseil syndical ; Congrès fédéral ; la Réorganisation syndicaliste.

Hôtels, Cafés, Restaurants. — Ce soir, à 21 h., assemblée générale, salle Bondy.

Discussion du contrat à présenter au syndicat patronal.

Machinistes et Accessoires de Paris. — Le Conseil syndical invite tous les théâtres et ateliers de construction théâtrale à se faire représenter à la réunion qui aura lieu demain, à 18 heures, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail. Les délégués rendront compte des modalités de travail dans leur établissement, afin d'établir, en accord avec eux, une base de revendications propres à chacune de leurs maisons.

Union des Mécaniciens de la Seine. — Conseil ce soir, à 20 h. 30, Bourse du Travail, 3<sup>e</sup> étage, bureau 19.

Papier-Carton. — Ce soir, à 20 h. 45, rue du Château, 111, conseil Brochure.

Ouvriers des P.T.T. — Le camarade Lecaille remercie vivement ses camarades du Téléphone pour la collecte faite en sa faveur, à l'occasion du renvoi injustifié dont il a été victime, pour n'avoir pas voulu se plier aux ordres d'un garde-chiourme de la maison qui se croyait encore les droits de l'adjudant.

Ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, causerie.

Sieurs, Découpeurs, Mouluriers. — Ce soir, à 20 h. 15 à 22 h. 30, Bourse du Travail, bureau 1, 5<sup>e</sup> étage.

Jeunesse syndicaliste des 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>. — Demain soir, à la maison des Syndiqués, 2, rue Saint-Bernard, réunion de tous les camarades ; les non adhérents sont invités.

Jeunesse syndicaliste du 18<sup>e</sup>. — Demain, à 20 h. 30, 32, rue Hermel, réunion de toute la jeunesse.

Les partisans sincères de l'unité, où qu'ils soient et quels que soient, par ailleurs, leurs sentiments sur la marche du mouvement ouvrier.

Qu'ils se hâtent donc, qu'ils aient, avec une claire vision des nécessités du moment, une tactique positive et unique et nous ne serons pas loin du but.

Pierre BESNARD.

N. D. L. R. — Nous continuerons à publier demain et les jours suivants plusieurs articles de Besnard sur la situation syndicale.

Jeunesse. De graves questions étant à envisager, que tous soient présents.

Ordre du jour : Lettre de la Commission du Congrès fédéral et national ; Circulaire.

## DANS LE S.U.B.

COMMISSION DE LA BIBLIOTHEQUE. — Réunion demain, à 18 heures, bureau 32.

JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, 4<sup>e</sup> étage.

Ordre du jour : Le Congrès de la Seine et le Congrès national.

Présence indispensable.

PLOMBIEURS-COUVREURS. — Conseil à 18 h., bureau 14, 4<sup>e</sup> étage. A l'ordre du jour : « la Grève des Plombiers ».

MAÇONNERIE PIERRE ET DEMOLISSEURS. — Les gars de la Démolition sont priés d'apporter au bureau les adresses des chantiers qu'ils connaissent, de façon à toucher toute la corporation pour l'assemblée de dimanche, où les camarades auront à voir si les patrons respectent leurs décisions.

CHARPENTIERS EN FER. — Réunion du Conseil et des délégués de chantier ce soir, à 18 heures, avenue Mathurin-Moreau.

C'en est assez. Nous ne pouvons plus continuer à faire des journées de neuf heures de travail avec des salaires qui ne nous permettent plus de nourrir nos femmes et nos gosses. Rappelons-nous le temps où nous étions à l'avant-garde du Bâtiment — 1909 à 1912 — avec 95 pour cent d'organisés.

A ce moment-là, les requins de la ferraille claquaient avec nous et nous étions respectés. Maintenant, quelques-uns gagnent encore de quoi vivre — 4 francs et 4 fr. 50 de l'heure. Pourquoi ? Parce qu'ils sont restés organisés.

Le manque de bien-être que vous subissez est imputable à votre désintéressement de l'organisation. Oubliez donc les querelles personnelles qui font la force de nos exploités.

Rendez-vous dimanche, 1<sup>er</sup> juin, à 9 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau (métro Combat).

Vive le Syndicat et tous à la réunion.

TRAVAILLEURS DE LA VOIRIE. — L'action chez les Paveurs et Aides entre dans sa période décisive ; les revendications posées par nous et nullement exagérées entrent petit à petit en application.

Des résultats généraux, déjà satisfaisants, ne sauraient tarder et les corporatistes feront le bilan de leur dernière action à la grande réunion qui aura lieu dimanche, 1<sup>er</sup> juin, salle Jaurès, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris.

Les camarades qui voudraient des tracts pour distribuer sur leurs chantiers peuvent, dès maintenant, passer au siège s'en munir.

Pour les camarades de la maison Aubrun, le Bureau a fait le nécessaire.

PEINTRES. — Ce soir, à 18 heures, réunion du Conseil, salle des Commissions, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. Prière d'être exacts, vu l'ordre du jour chargé.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### Paris et Banlieue

COMITE D'INITIATIVE DE L'U. A. ET FEDERATION PARISIENNE. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, rue de Bretagne.

Groupe de Pantin-Aubervilliers. — Réunion du Groupe aujourd'hui, salle Gilbert, 28, rue du Vivier, à Aubervilliers.

### Province

## Aux Libertaires et sympathisants

### DE LYON

Plusieurs camarades me demandent si le groupe bornera son action aux permanences, faites pour venir en aide du Libérateur quotidien. Que ces camarades se rassurent, nous profiterons de toutes les occasions pour faire connaître le Libérateur quotidien. Dès aujourd'hui nous sommes à la disposition des groupes et individualités qui voudraient organiser des causeries, des conférences et des fêtes en faveur du Libérateur. Notre propagande devra être de tous les instants. Il faut que le Groupe de Lyon soit un groupe vivant et agissant.

Camarades S. O. S., secondiez-nous dans notre tâche !

Les permanences du Groupe des Amis auront lieu les premier et quatrième mardis de chaque mois, et non les premier et deuxième, comme l'indiquait notre communiqué paru dans le Libérateur du vendredi 23 mai.

Mardi 27 mai, à 20 h. 30, au Siège, 17, rue Marignan, permanence, versements mensuels des abonnements et souscriptions.

B. Marchal.

## Communications diverses

Errata. — Sur la liste de souscription pour les cinq francs mensuels, parue le 18 courant, il faut ajouter les noms des camarades suivants : Roulet, Le Névé, Lavenant, Collet, Le Foullet, de Trélat.

Comité de Défense sociale. — Ce soir, à 20 h. 30, au local habituel, réunion de tous les membres du Comité.

Affaires en cours ; Correspondance ; l'Amnistie.

Les Fêtes du Peuple. — Ce soir, à 20 h. 30, à l'Egalité, 17, rue de Sambre-et-Meuse, chorale (hommes).

## PETITE CORRESPONDANCE

&lt;